

FEMMES PLURIELLES

n°53
Trimestriel
Mars 2016

bpost
business
PB-PP / B-12241
BELGIË/NL - BELGIQUE
BXL X P N°405 257

Publication des
Femmes Prévoyantes
Socialistes

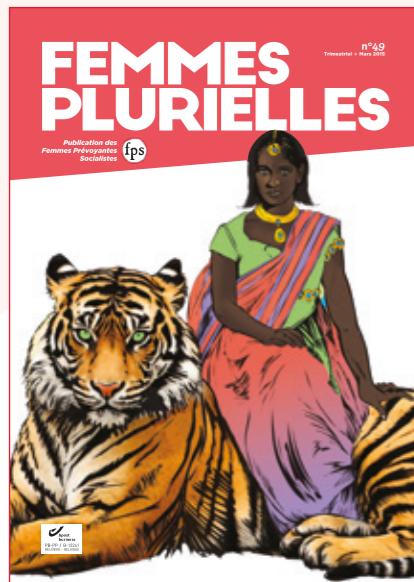


DOSSIER
JEUNES
PARENTS

Nous sommes quelques-unes,
et de plus en plus nombreuses,
à contribuer à la réalisation de
ce magazine. Y sont répertoriés :
nos questionnements, nos positions
féministes, nos coups de poings,
nos envies de changement, nos luttes,
nos chutes et nos victoires.

LE FEMMES PLURIELLES

Vous souhaitez le recevoir
gratuitement chez vous ?



Rien n'est plus simple ! Faites-en la demande : par mail : femmes.plurielles@solidaris.be ou par tel : 02 / 515.04.01

Des remarques ?

Des suggestions ?

Des coups de gueule ou

Des mots d'amour ?

Écrivez-nous sur :

femmes.plurielles@solidaris.be

ou envoyez-nous tout ça

à l'adresse suivante :

Femmes Prévoyantes Socialistes

(Femmes Plurielles),

1-2 place Saint Jean

1000 Bruxelles

♦ ♦ ♦ EDITO

Pour son premier numéro de l'année 2016, le « Femmes Plurielles » s'attaque à un sujet qui touche tôt ou tard tous les citoyens : le choix de devenir parent ou pas. Autour de ce thème, une multitude de sujets annexes sont mis en évidence : quid de la notion de maternité, de l'allaitement ? Bien qu'un jour, chaque homme et chaque femme se pose la question du désir de l'enfant, il faut bien reconnaître que les réponses sont multiples et qu'ici aussi, les inégalités femmes/hommes se marquent à nouveau. Dans ce domaine, le temps n'a pas le même sens et impact pour un homme ou une femme. Ce que certains appellent "l'horloge biologique" s'avère souvent pour les femmes un facteur supplémentaire de stress. Comment allier désir d'enfant et épanouissement professionnel ? Comment affirmer qu'un enfant ne fait pas partie de notre « plan » de vie ? Les femmes peuvent-elles se distancier du modèle investi par nos sociétés où leur rôle se mêle inexorablement à celui de mère ? Et que dire de ces femmes qui mettent

au monde un enfant et refusent de l'allaiter car elles ont choisi un autre partage des tâches dans la parentalité ? Ce numéro des Femmes Plurielles vous interpellera, vous renverra peut-être, nous l'espérons, vers vos propres contradictions, comme ce fut le cas pour nous au moment d'en écrire les lignes. Vous recevrez ce trimestriel du mois de mars. Période qui consacre un jour, le 8 mars, comme journée internationale des droits des femmes. C'est le moment de regarder dans le rétroviseur et d'examiner le chemin accompli. Mais c'est aussi celui de se tourner vers le futur, qui nous annonce encore bien des combats à mener pour plus d'égalité entre les femmes et les hommes. Alors, retrouvons nos manches et unissons-nous pour que nos revendications pour un monde plus juste deviennent réalité !

Carmen Castellano,
Secrétaire générale des Femmes Prévoyantes Socialistes

♦ ♦ ♦ SOMMAIRE

4 > 21
JEUNES PARENTS
dossier
22
UN SOUTIF POUR MA SANTÉ
23
BANDE-DESSINÉE
24 > 25
FEMMES DU KIVU,
UN COMBAT POUR L'INTÉGRATION

26 > 27
UNE FAMILLE
(PAS SI)
FORMIDABLE
28 > 29
TOUTE CES CHOSES
QUE L'ON NE SOUHAITE PAS
S'ENTENDRE DIRE...
À L'USAGE DES FÉMINISTES
EN PUISSANCE

Vous souhaitez recevoir ce magazine
gratuitement chez vous ?
Faites-en la demande :
Tél. : 02 / 515 04 01 - Fax 02 511 49 96 -
femmes.plurielles@solidaris.be

Des remarques, des suggestions ?
Écrivez-nous sur
femmes.plurielles@solidaris.be
Les FPS près de chez vous sur
www.femmesprevoyantes.be

Présidente des FPS : Sonia Lhoest
Coordination générale : Joëlle Sambu Nzeba
Équipe de rédaction : Stéphanie Jassogne & Elizabeth Meur
Administration : Isabelle Colback
Concept et mise en page : Mathieu Van Assche
Photo de couverture: Pexels

Editrice responsable : Carmen Castellano, FPS Secrétaire Générale, 1/2 Place Saint-Jean, 1000 Bruxelles

◆ ◆ ◆
DOSSIER

JEUNES PARENTS

◆ ◆ ◆



-Je n'y connais rien en enfants... C'est quelle marque?

© Claire Bouilhac. <http://www.clairebouilhac.com>. Illustration réalisée pour Le VII Week-end du 12/02/2016.

◆ ◆ ◆

ALLAITEMENT

une question de choix.

« Tu vas allaiter ? Non ? Ah... », « Je n'en avais pas envie, mais l'on m'a fait comprendre que pour le bébé c'était mieux », « Tu l'as allaité jusqu'à 2 ans ? », « Pour moi c'est quelque chose de naturel, je ne me pose pas la question ». Toutes ces remarques la plupart des – futures – jeunes mères les ont déjà entendues. Et face aux recommandations de l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé) le choix du lait artificiel pour alimenter son enfant, n'en est plus vraiment un, l'allaitement maternel étant considéré comme la meilleure alimentation pour le nouveau-né. Allaiter ou ne pas allaiter, telle est la question...

Comment assumer le fait de ne pas avoir envie d'allaiter quand on est une jeune maman ? Comment faire comprendre que simplement l'on se projette difficilement dans l'image de la mère aux seins nourriciers ? Difficile de faire passer que l'on souhaite que le père participe autant que nous à l'alimentation de ce petit être, qu'après 9 mois de grossesse et de changements – de votre corps déjà, mais aussi de la relation avec votre partenaire – vous n'avez qu'une seule envie : retrouver votre liberté. Enfin, comment ne pas se sentir coupable de ne pas y arriver, coupable parce qu'épuisée physiquement et psychologiquement, et aussi parce

que face au « c'est naturel, tu verras », les gens de bons conseils oublient de vous dire par exemple qu'il y a des positions plus favorables que d'autres pour installer et allaiter son-sa petit-e, que ça peut faire mal, que des crevasses peuvent apparaître sur vos seins, ou encore que votre production de lait peut ne pas être suffisante ? Nombre de jeunes mères perdues, incomprises, ou encore se sentent culpabilisées par le choix qu'elles ont fait, d'allaiter ou pas, et qui souvent, n'en était pas vraiment un. Finalement, le corps de la femme devenue mère, et plus précisément ici ses seins, devient le lieu où s'expriment toutes les contradictions des normes que la société veut lui imposer. Normes patriarcales, économiques, sanitaires, ou encore sexistes¹.

L'allaitement « accuse le seuil entre nature et culture. Il ne dépend pas seulement du désir de la mère : celle-ci est soumise à des normes qui varient selon les lieux, les milieux,

**FAIRE LE CHOIX
D'ALLAITER OU PAS,
C'EST PARCOURIR UN
CHEMIN SUR LEQUEL
LA TRIADE – MÈRE,
ENFANT ET PARTENAIRE
- DOIT TROUVER SON
MODE ET SON RYTHME
DE FONCTIONNEMENT.**

les moments »². Une femme ayant été allaitée allaitera-t-elle sans forcément se poser de questions ? Une mère féministe fera comprendre à sa fille que l'invention du lait en poudre a participé à l'émancipation des femmes dans les années 1970³. D'autres encore, dans une veine écologiste, mais pas seulement, trouveront le lait maternel plus sain et préférable, puisque naturel. Plus concrètement, suivant le pays où l'on vit, on pourra allaiter le temps du congé de maternité et au-delà. Ou pas. Cela dépendra aussi de l'emploi occupé et de la fonction qu'on exerce, des possibilités offertes au conjoint/partenaire/femme/mari d'assurer une présence active et importante

aux côtés du nouveau-né. Enfin, la religion peut aussi être un facteur de décision. « L'allaitement maternel, fonction féminine réputée naturelle, se révèle ainsi être un remarquable analyseur des liens sociaux : les rapports de sexe entre le père et la mère, rapports de classe entre la mère et la nourrice, rapports de savoirs entre la mère et le médecin »⁴.

Ces injonctions et normes culturelles peuvent aussi être imposées par des facteurs extérieurs : le lobby du lait dans les années 1970 fut accusé d'appauvrir les pays en développement en achetant les médecins et hôpitaux en échange de la promotion du lait en poudre⁵. Ceci provoqua un scandale et déboucha sur l'adoption par l'OMS d'un code de commercialisation des substituts du lait maternel. Les recommandations de l'OMS⁶ seront de plus en plus suivies par les gouvernements, et à l'origine de certaines politiques plus ou moins excessives ou contraignantes pour les femmes, comme



c'est le cas en Suède par exemple ou au Venezuela⁷. Dans ce pays, Odalis Monzón, une parlementaire du parti socialiste vénézuélien, la formation politique du président défunt Hugo Chavez, a déposé en 2013 une proposition de loi radicale qui obligerait les femmes à allaiter au sein pendant les six premiers mois de la vie du nourrisson. Préconisant ainsi l'interdiction des biberons et autres laits artificiels au Venezuela à quelques exceptions près, notamment dans le cas où le nourrisson serait intolérant au lait maternel.

En Belgique, le label « Initiative Hôpital Ami des Bébé » est attribué aux maternités remplissant certaines conditions, dont celles de former son corps médical aux techniques de lactation, dans le but d'aider les jeunes mères qui souhaitent allaiter au sein. Mais parfois la frontière n'est pas claire entre bons conseils pour un allaitement maternel efficace et injonctions, comme le montrait un reportage de l'émission « Question à la Une » sur la première chaîne publique de télévision en Belgique francophone (RTBF) en novembre 2014⁸. De leur côté, les médias participent aussi à ce que l'on peut qualifier de basculement culturel en rappelant régulièrement que l'alimentation – au lait maternel ou artificiel – est certes un choix que doivent faire les femmes, mais qu'en définitive, seul l'allaitement maternel est le meilleur⁹. Informer est un devoir, certes, mais où commence l'imposition d'une norme ?

Faire le choix d'allaiter ou pas, c'est parcourir un chemin sur lequel la triade – mère, enfant et partenaire – doit trouver son mode et son rythme de fonctionnement. C'est un geste qui peut ou pas avoir une incidence sur la relation particulière qui peut s'installer entre la mère et son enfant, mais cela peut aussi devenir très vite le parcours du combattant. Pas étonnant que la mère se sente parfois démunie et désespérée face à toutes ces injonctions, ces manières de faire, ces héritages culturels ! Pourtant, une seule et unique chose doit peser dans le choix que pose la mère quand il s'agit d'allaitement : son envie. Sa liberté de choisir l'allaitement ou pas. Car si une maman se sent bien dans le choix qu'elle pose en la matière, bébé ne s'en portera que mieux !

Julie Tessuto

JULIE TESSUTO est arrivée à Bruxelles en 2012 après l'obtention d'une bourse de recherche en sciences sociales. Chercheuse - doctorante à l'université Saint-Louis Bruxelles, elle termine actuellement une thèse

sur la contestation collective autour de l'automobile et son impact sur la construction des problèmes publics liés à la mobilité. Féministe de plus en plus convaincue, elle ressent de façon de plus en plus pressante

le besoin de s'engager contre les nombreuses discriminations dont les femmes sont toujours victimes : sexisme, violences conjugales, littérature genrée, inégalités sociales, raciales et de genre, etc.



¹ Il n'y a qu'à voir régulièrement ce qu'une photo de femme, en train d'allaiter en public le sein visible peut provoquer comme réactions négatives sur les réseaux sociaux et dans la presse ! http://www.liberation.fr/societe/2015/02/26/photos-d-allaitement-les-brelfes-nouvelle-tendance_1209694

² Yvonne Knibiehler, « L'allaitement et la société », Recherches féministes 16, no 2 (2003)

³ Pour une analyse plus poussée sur l'allaitement et le féminisme, lire l'analyse publiée en 2010 de Julia Laot, sur le site des FPS.

⁴ Knibiehler, « L'allaitement et la société ».

⁵ Hazan Pierre, « Le lait pour bébé, plaie des pays pauvres. 15 million de nourrissons meurent chaque année faute d'être alimentés au sein », Libération, le 25 mai 1998.

⁶ Depuis, des études sont venues corroborer les résultats de l'étude de l'OMS, avec quelques nuances cependant. C'est le cas d'une étude britannique publiée en 2011 dans le British Medical Journal qui affirmait de ne pas diversifier l'alimentation des bébés dès 4 mois pouvait conduire à des carences en fer et même à certaines allergies

⁷ Stanislas Kraland, « Allaitement maternel : faut-il vraiment choisir le biberon ? », Huffington Post, en ligne, publié le 23/06/2013 http://www.huffingtonpost.fr/2013/06/19/allaitement-maternel-le-venezuela-veut-interdire-le-biberon_n_3466862.html#

⁸ Voir Question À la Une, diffusé sur la RTBF le 5 novembre 2014.

⁹ Récemment, le quotidien français Le Monde publiait un article intitulé « Généraliser l'allaitement sauverait plus de 800 000 enfants par an ».

DEVENIR MÈRE BIOLOGIQUE À TOUT PRIX

« On fait croire aux femmes qu'elles ont toute la vie pour faire des enfants, mais ce sont des mensonges. Il ne faut pas se leurrer, on n'a pas toutes les mêmes chances de devenir maman jusqu'à 50 ans. Il y en a pour qui à 30 ans c'est fini ». Si cette phrase est sans détour, c'est que la personne qui la prononce est bien placée pour savoir ce dont elle parle. Cette personne c'est Sabrina¹, une jeune française de 33 ans atteinte d'endométriose qui a lancé il y a quelques mois, un appel au dons sur une plateforme de crowdfunding afin de pouvoir financer sa procréation médicalement assistée (PMA).

LE COMPTE À REBOURS...

L'histoire de Sabrina est (presque) une histoire banale. « Pendant très longtemps, je me suis dit que j'aurais des enfants tard. Je n'étais pas particulièrement pressée et quand on a décidé avec mon ex-mari de faire un enfant ça s'est imposé à moi assez rapidement. Un peu comme une évidence », raconte la jeune femme. Après quelque mois de tentatives infructueuses Sabrina consulte son gynécologue qui lui apprend qu'elle est atteinte d'endométriose². Très vite, elle comprend qui lui sera difficile de tomber enceinte « naturellement ». « J'avais 29



ans (en 2012) quand j'ai découvert ma maladie. Et le problème avec cette maladie c'est que chez moi, elle détruit la réserve ovarienne à vitesse grand V. Les gens me disaient : "tu es encore jeune", mais en fait non. Mon corps il n'était pas jeune, il se rapprochait plus des 39 ans que des 29 ans. L'endométriose, plus tôt on la prend en charge mieux c'est, mais la maladie ne nous atteint pas

toutes de manière égale. Heureusement, j'avais conscience que je ne n'avais pas de temps à perdre », explique Sabrina. Cette maladie gynécologique qui touche deux femmes sur dix provoque souvent des problèmes de fertilité chez les patientes et c'est malheureusement le cas de Sabrina qui apprend en 2014 qu'il ne lui reste qu'un à deux ans si elle veut un jour porter un enfant...

« J'AVAIS CONSCIENCE QUE JE N'AVAIS PAS DE TEMPS À PERDRE »

Lorsqu'elle apprend qu'elle n'a plus beaucoup de temps pour tomber enceinte, Sabrina décide de se lancer dans une PMA. Mais voilà, en 2014 Sabrina est célibataire et de fait elle n'a plus accès à la PMA. En effet, en France, l'assistance médicale à la procréation n'est pas un droit subjectif, mais un acte médical, seuls les couples hétérosexuels qui ne peuvent pas engendrer ont le droit d'y avoir recours, sous condition cependant³. Célibataires, repassez plus tard ! Pour avoir son enfant, Sabrina devra donc, comme près de 5000 femmes françaises, se tourner vers l'Espagne ou la Belgique. Elle doit alors rapidement trouver les ressources nécessaires pour réaliser son projet. « Comme j'avais besoin de réunir de l'argent pour ce projet en urgence et que dans le même temps j'avais besoin de faire parler de la maladie et de ma situation, j'ai eu l'idée de faire appel au crowdfunding⁴ », explique la jeune femme. Même si elle trouve l'idée saugrenue, Sabrina sait que la médiatisation de sa situation est pour elle la meilleure façon de faire parler de sa maladie et peut-être de récolter les fonds nécessaires à la réalisation de son projet. « Je trouvais cette idée [faire un appel au don sur Internet] un peu bizarre, mais ma cousine m'a encouragée et je me suis lancée sans trop réfléchir. Je me suis dit que ça pouvait être une opportunité de faire parler... ». Juin 2015, Sabrina prend son courage à deux mains et lance sa campagne de financement.

« BÉBÉ SOLIDAIRE POUR UNE ENDOMAMAN ! »

Lorsqu'elle a lancé sa campagne « Bébé solidaire pour une endomaman ! » sur Indiegogo, une plateforme de financement participatif, Sabrina ne savait pas à quoi s'attendre. Son objectif : atteindre 5000 euros de dons pour financer une tentative de fécondation in vitro en Espagne. En quelques semaines, elle arrive à rassembler 2 911 euros soit un peu plus de la moitié, mais sa démarche à des

conséquences sur sa vie auxquelles elle ne s'attendait pas. « Heureusement que je n'ai pas trop réfléchi parce que sinon je pense que je ne l'aurais pas fait... » Si elle a reçu de nombreuses réactions de soutien de la part d'inconnus, Sabrina s'est également heurtée à des remarques violentes auxquelles elle ne s'était pas préparée. « Je m'attendais à ce qu'il y



ait des gens contre ma démarche. Parce que déjà faire un bébé toute seule ce n'est pas très populaire et en plus parler d'argent dans ces sujets-là, c'est atteindre la limite... J'avais conscience que le sujet était difficile, mais il y a eu des réactions extrêmement violentes du style : "Madame si vous n'avez pas d'enfants, c'est peut-être que vous le méritez !" » ou encore "Si Dieu a choisi que vous n'ayez pas d'enfants, c'est qu'il y a des raisons..." ».

UNE DÉMARCHÉ « LÉGITIME » ?

La médiatisation de Sabrina n'a pas été sans conséquences : « Ce qui m'a beaucoup atteint ce sont les réactions de gens que je connaissais. Des proches qui ont mal réagi par rapport à ce projet et qui m'ont complètement rejetée ». Face à ces réactions, Sabrina se questionne : « Je me suis beaucoup interrogée, j'ai cherché à savoir si ce que

je demandais était légitime. Parce qu'après tout quand les gens qui s'opposent à moi, disent : "un bébé c'est un homme et une femme", c'est vrai que la nature est ainsi faite. Alors je me suis beaucoup interrogée. Je n'ai pas de réponses, mais j'ai envie qu'on respecte mon choix, donc je respecte clairement ces opinions-là ».

« JE N'AURAI PAS ABANDONNÉ L'IDÉE D'ÊTRE MAMAN »

Sabrina ne regrette pas sa démarche, car sa première tentative de FIV effectuée en décembre 2015 a fonctionné. « Lorsque j'ai appris que j'étais enceinte, je ne sais pas comment l'exprimer, mais il y a quelque chose que je portais sur mes épaules qui a disparu tout d'un coup. Je me rends compte aujourd'hui à quel point c'était un chagrin très profond de ne pas y arriver et là, voilà, je vois la vie possible. Ce combat pour la PMA et la reconnaissance de ma maladie, c'était quelque chose dans lequel je m'étais investie, car ça donnait un sens à ma vie et c'était important pour moi, mais je me rends compte que c'était du palliatif », exprime-t-elle. « Je ne pense pas que j'aurais pu vivre sans enfants. Si ça n'avait pas marché, je ne pense pas que je me serai arrêtée là. Je pense que je me

serais encore acharnée autant que mon corps aurait pu le supporter, autant que mes finances auraient pu trouver une ressource. Je pense que j'aurais continué. Je n'aurais pas abandonné l'idée d'être maman ». En cas d'échec de la FIV Sabrina avait déjà également pensé à d'autres possibilités pour être mère : « L'étape d'après c'était le don d'ovocyte. Cette démarche me donnait encore la possibilité de porter mon enfant, même si rien ne venait de moi ».

LE 21^e SIÈCLE : L'ÈRE DU « BÉBÉ COLLABORATIF »

Au XXI^e siècle, face aux nombreux progrès de la médecine concernant la procréation médicalement assistée⁵ peut-on parler de l'ère du « bébé collaboratif » ? Cette question se pose quand, en plus de l'institution médicale, de nouveaux acteurs viennent s'ajouter à la possibilité d'avoir un enfant. Aux États-Unis, certaines entreprises proposent aujourd'hui aux femmes de congeler leurs ovocytes afin de permettre aux employées de remettre à plus tard leur envie d'enfants pour se consacrer à plein temps à leur carrière professionnelle. Une démarche philanthropique ou calculée de la part des firmes ? Et bien qu'une prise en charge financière de cette opération par l'entreprise, pose de nombreuses questions notamment en termes d'éthique, la question de la congélation des ovocytes demeure toujours d'actualité.

L'AUTOCONSERVATION D'OVOCYTES : L'INSTAURATION D'UNE ASSURANCE MATERNITÉ ?

En France, l'autoconservation d'ovocytes n'est autorisée qu'en cas d'infertilité. Pourtant la libéralisation de cette technique permettrait en plus d'établir

l'égalité femme-homme⁶, d'enlever un poids sur les épaules de femmes. Anne Sophie L., une jeune Française qui a fait congeler ses ovocytes en Espagne lors de son trentième anniversaire témoigne dans l'Observateur : « C'est mon assurance maternité à moi. Un pied de nez à toute cette pression. Un défi au temps. J'ai gagné des années, et de la sérénité. Je me sens affranchie. Je peux dire "je m'en fous, j'ai cryogénisé mes ovocytes !". Personne autour de moi n'a désapprouvé. Je me défais d'une petite angoisse, comme si je dénouais une pelote de laine » qui soulage certaines femmes d'un poids pour certaines femmes, mais qui a un coût pour les Françaises qui doivent de nouveau aller en Espagne ou en Belgique où le montant moyen de cette procédure s'élève à 2 500 euros. Face à cette question inévitable « souhaitons-nous devenir mère un jour ? », devons-nous toutes congeler nos ovules, ou moins à titre préventif ? Pour Sabrina, malgré le prix, il faut y réfléchir. Au regard de son expérience, la jeune femme n'hésite pas à conseiller l'autoconservation des ovocytes à ses amies : « A celles qui ne savent pas encore si elles veulent un enfant je dis : surtout faites congeler vos ovocytes. Si vous ne vous en servez jamais : merveilleux ! Vous en ferez don et si vous voulez des enfants vous aurez cette possibilité-là ».

Repères

La Belgique fait partie de ces quelques pays qui autorisent la congélation d'ovocytes. La législation belge (la loi relative à la procréation médicalement assistée et à la destination des embryons surnuméraires et des gamètes du 6 juillet 2007) est beaucoup moins restrictive que la législation française en ce qui concerne la procréation médicalement assistée. Contrairement à d'autres pays, le législateur n'a pas instauré de critères quant au profil du ou des demandeur(s) pour l'accès à la procréation médicalement assistée. Il n'est ainsi pas requis d'être marié ou de vivre en couple (et si c'est le cas, celui-ci peut être hétérosexuel ou homosexuel). Cette loi donne également le droit aux femmes de congeler leurs ovules. Cette pratique, bien que légale, est tout de même critiquée. Certains appellent cela péjorativement « social freezing » ou « congélation ovocytaire de convenance » alors que pour certaines féministes il s'agit là d'une révolution dans le contrôle de la maternité chez les femmes qui remet au goût du jour le slogan « Un bébé quand je veux, si je veux ». Dans l'avis rendu en décembre 2013, des membres du comité consultatif de bioéthique belge voient dans la pratique de l'autoconservation d'ovocyte « un droit à part entière de la femme autonome lui permettant de décider de sa fertilité indépendamment de toute pression sociale⁷ ».

¹ Sabrina est un pseudonyme. La jeune femme a préféré témoigner sous pseudonyme afin de préserver sa vie privée.

² <http://www.insem.fr/thematiques/biologie-cellulaire-developpement-et-evolution/dossiers-d-information/endometriose>

³ Pour bénéficier de la PMA en France, la loi prévoit que "l'homme et la femme formant le couple doivent être vivants, en âge de procréer, mariés ou en mesure d'apporter la preuve d'une vie commune d'au moins deux ans". Même si aucune limite d'âge n'est clairement formulée, la prise en charge par l'assurance maladie est fixée au 60^e anniversaire de la receveuse. Au-delà de 43 ans et jusqu'à 49 ans, il est possible pour les femmes d'avoir accès à une PMA, mais il faut payer de sa poche.

⁴ Le crowdfunding, aussi appelé financement participatif, est une façon pour les entreprises et les particuliers de récolter des fonds pour leur projet.

⁵ En effet, les progrès de la médecine ont bouleversé notre façon de concevoir un enfant, ne limitant plus la procréation à un acte de reproduction classique mais en offrant aux femmes et aux hommes une multitude de possibilités comme la fécondation in vitro, l'insémination artificielle, ou encore la fécondation par micro-injection.

⁶ « Un homme peut faire conserver son sperme s'il se fait ligaturer les canaux déférents [vasectomie], c'est une conservation de convenance, avance sur Rue89 René Frydman, un des pères de la fécondation in vitro. Je ne vois pas au nom de quoi une femme n'aurait pas le droit de disposer de ses ovocytes, à part si elle a un cancer. »

⁷ http://health.belgium.be/internet/Pdf/groups/public/@public/@dgp/@legalmanagement/documents/ezdivers/1000230_fr.pdf

LÉA BAGES, journaliste curieuse et concernée par les enjeux féministes. Je me consacre principalement à la rédaction d'articles d'actualité et de dossiers de société. Je prends par ailleurs plaisir à réaliser des interviews et des portraits de personnes qui marquent notre époque par leur engagement.

MON APRÈS- ACCOUCHEMENT

*Une autre histoire sur l'égalité
Femme-Homme mise à mal*

Après avoir crié sur tous les toits que jamais je n'aurais d'enfant (parce que j'étais une femme libérée), je me suis réveillée un matin et me suis dit : « Oups, j'ai envie ! »

Le test positif en poche (opéré tant bien que mal dans les toilettes du boulot), je ne réalisais pas encore à quel point mon couple, d'apparence égalitaire, allait être mis à l'épreuve.

Le jour J, malgré cette douleur lancinante et répétitive, je me suis rapidement rendu compte que la salle d'accouchement n'était pas le terrain le plus favorable aux rapports égalitaires. En arrivant en salle d'accouchement, j'ai été surprise d'entendre la sage-femme dire à mon partenaire : « Prenez des forces, il va y en avoir pour un moment. Si vous voulez il y a un lit, reposez-vous ! ». Le décor était planté.

12 h plus tard, le bonheur. D'une part, parce que c'était enfin terminé et d'autre part, parce que je découvrais enfin le visage de ce petit être tant attendu.

J+3, nous quitions l'hôpital. Ce fut le début des nuits blanches. Les nuits blanches, c'est un moment tout simplement inhumain et épuisant. Et encore, je n'allais pas. Un nouveau-né mange en moyenne toutes les 3 heures. Soit 8 fois par jour. Un fonctionnement équitable pour traverser les méandres des nuits blanches lorsqu'on n'allait pas devrait dès lors se dérouler comme suit :

19 h :

vous donnez le biberon

21 h :

vous allez vous coucher

22 h :

votre partenaire donne le biberon

22 h 30 :

votre partenaire va se coucher

2 h :

vous donnez le biberon

2 h 30 :

vous allez vous recoucher

5 h :

votre partenaire donne le biberon

5 h 30 :

votre partenaire va se recoucher

8 h :

vous donnez le biberon

8 h 30 :

votre journée commence, votre partenaire dort toujours et vous lui en voulez de faire la grasse matinée.

Ça, c'est la théorie. Parce qu'en réalité, mon partenaire reprit rapidement le travail après 10 jours, prétextant qu'il n'avait pas le choix. Bref, il me plantait.

J'aurais évidemment rêvé qu'il prenne un congé parental, mais, malgré un féminisme, soi-disant, assumé, il m'a dit : « Tu comprends, j'ai déjà pris 10 jours. Tu sais, ce n'est pas super bien vu au boulot ». Oui, il osait me dire ça alors que j'avais pris le risque de ma vie en annonçant au moment de la signature de mon nouveau contrat que j'étais enceinte.

Le quotidien avec un bébé peut être morose. Je parlais à peu de personnes et m'ennuyais la plupart du temps. Lorsque mon compagnon rentrait, c'était tout naturellement que je lui tendais « son » bébé. C'est là qu'il me disait : « Attends, je viens de rentrer, je veux d'abord passer aux toilettes et me relaxer ». Couple « moderne », on en avait pourtant discuté. J'acceptais (bon, ce n'était pas vraiment un choix) de porter le bébé, d'accoucher et de m'en occuper la journée et en échange c'était mon partenaire qui gérait toutes les soirées.

Quatre mois s'écoulèrent. I was still alive ! C'était le grand jour, je reprenais le travail. Pas de place en crèche. Il allait falloir trouver une solution pour garder le petit pendant un mois. En papa organisé, mon partenaire avait gardé un mois de congé, au cas où... Ouf !

À ce moment précis, je pensais être arrivée à replacer un peu d'équilibre dans toute cette histoire. Moi, au travail, lui à la maison. Hélas, c'était faux. J'entendais régulièrement mes « copines » s'émerveiller : « Quel père extraordinaire, tu en as de la chance ! ». La colère m'envahissait. J'avais envie de crier. Les 4 mois, 120 jours et bien trop d'heures, passés seule avec mon bébé, ne suscitaient que l'indifférence la plus totale. Niveau féminisme, dans mon entourage, il y avait encore du travail !

Un jour, cependant, cette victoire que je n'espérais plus arriva. Mon partenaire, qui avait passé un mois avec notre bébé, « avouait ». Il m'a regardée droit dans les yeux et m'a dit ces mots : « C'est inhumain de vivre cela seul. J'aurais dû prendre un congé parental. Je suis désolé de ne pas l'avoir compris avant ».

En résumé, ce qu'il faut retenir de cette histoire, dont l'issue n'est malheureusement pas des plus « ordinaires », c'est qu'il est essentiel de favoriser des rapports égalitaires au sein du couple par :

- ▶ **L'instauration d'un congé paternité obligatoire et la lutte contre toutes les formes de discrimination à l'emploi selon le genre**
- ▶ **La défense des choix individuels en matière d'allaitement**
- ▶ **L'éveil à l'esprit critique de tous les citoyen(ne)s. Non, un papa qui reste à la maison pour garder ses enfants ce n'est pas sexy. Si ça l'était, les jeunes mères seraient toutes des bombes sexuelles.**

Amélie Hosdey-Radoux, coordinatrice de la Fédération des Centres de planning familial des FPS

NO KIDS CLUB

Sur Instagram, une femme publie une photo d'elle, allongée sur un lit d'hôpital, sourire aux lèvres. Malgré son regard marqué par la fatigue, elle lève un pouce en l'air : « L'opération s'est bien passée. Mes trompes sont ligaturées, je fais officiellement partie du club #sans-enfant ».

« Ils se marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ». Comme un vieux slogan publicitaire qui a fait ses preuves, la formule ne cherche plus à convaincre tant elle est assurée que nous la chantonnerons toujours. En dépit des produits moins couteux et de meilleure qualité que l'on trouve sur le marché, parce que si aujourd'hui le mariage a perdu de sa superbe, d'autres institutions sociales demeurent inébranlables, à commencer par la maternité. Suite à un appel lancé sur notre site, des femmes et des hommes ont témoigné pour nous.

« TU ES JEUNE, TU CHANGERAS D'AVIS »

Animées par des convictions politiques fortes, blessées par des expériences difficiles à surmonter ou manquant simplement d'intérêt pour la « noble mission » de parent, les raisons de ne pas vouloir d'enfants sont multiples. **Les réactions que suscite ce choix tendent en revanche à se ressembler.**

► « J'ai souvent entendu que je le regretterais ou que je changerais d'avis. C'est pourtant ce que je ressens depuis mes 19 ans et j'en ai désormais 32. Il y a toujours eu des membres de la société qui ne se reproduisent pas alors pourquoi l'imposer à quelqu'un qui n'en ressent pas l'envie ou qui ne dispose pas des conditions propices à l'éducation des enfants ? » (ANOU)

Dans l'esprit collectif, refuser la maternité relève d'un discours immature, pour ne pas dire péruil. C'est en partie pour

cette raison que la stérilisation féminine reste un tabou, parce qu'il s'agit d'une procédure irréversible. Et alors que des patientes jugées trop jeunes se voient refuser leur demande d'intervention, la loi impose aux autres un délai de réflexion de quatre mois après leur première consultation médicale. Un temps d'attente extrêmement long, qui ne connaît pas d'équivalent dans le cadre d'une vasectomie. De là à dire que le droit des femmes à disposer de leur corps est mis en cause, il n'y a qu'un pas que nous n'hésitons pas à franchir.

► « J'ai presque 25 ans et je regrette amèrement de ne pas avoir droit à la ligature des trompes. À la place, je dois me contenter de contraceptions contraignantes même si je suis dans une relation stable avec un homme qui, comme moi, a ce non-désir ! » (DB)

Pas de regret ? Une contributrice anonyme s'interroge toutefois, craignant l'isolement à mesure que les années passent.

► « Au départ, il y avait la peur de la douleur, la péridurale n'en étant qu'à ses débuts. Il me semblait aussi que je n'aurais pas su assumer un enfant, car, avec tous les êtres que j'aime, j'ai très peur de la séparation et je pense que je n'aurais pas su déléguer la garde de mon enfant à une puéricultrice ou une institutrice. Je n'en ai donc pas eu par peur de l'angoisse. [...] Les hommes de ma vie qui voulaient des enfants m'ont quittée, actuellement j'ai quand même peur de vieillir seule, sans aide si je perds mon autonomie. »

LA LIBERTÉ AVANT TOUT

Ne pas vouloir d'enfants, c'est une chose, mais est-ce **incompatible avec une vie de couple heureuse ?** Pour Jo, le soutien de son partenaire a été déterminant dans sa démarche.

► « Mon compagnon m'a toujours soutenue dans mon choix, il faut dire que nous venons de grandes familles et que malgré la conjoncture et le futur peu reluisant pour l'humanité, les bébés arrivent les uns après les autres. Je suis dingue de mon filleul de 5 ans, mais avoir un enfant à moi, non merci. »

Chez d'autres, le refus de la maternité allait naturellement de pair avec celui d'une relation traditionnelle, exclusive et envisagée sur le long terme.

► « Déjà très jeune je savais que je ne voulais ni homme (ni femme) dans ma vie, ni enfant et que le plus important était la liberté d'aller où je le désire, comme je le désire. J'ai maintenant 58 ans et je ne l'ai jamais regretté, contrairement aux prédictions de personnes "bien intentionnées" qui vous disent qu'il faut avoir des enfants pour être épanouie. » (CHANTAL)

Si la soi-disant « horloge biologique » assourdit les femmes, la **pression sociale imposée aux hommes est également importante.** Pas évident de renoncer au rôle de chef de famille ? Pour Christophe, cela ne pose aucun problème.

► « J'ai 42 ans, et pas d'enfant. Ça fait presque 30 ans que je sais que je n'en veux pas parce que je ne ressens pas le besoin d'en avoir. Contrairement à d'autres, je n'ai pas besoin de transmettre mon nom ou quoi que ce soit dans le genre. Pour moi, avoir des enfants, c'est perdre toute liberté, perdre toute possibilité d'avancer, d'évoluer... [...] Le plus agaçant dans la situation, c'est qu'on me pousse à en avoir (t'as pas encore trouvé la bonne, tu verras plus tard...) »

UN CHOIX DE VIE ÉGOÏSTE ? AU CONTRAIRE !

On entend souvent que donner la vie est un acte généreux. Pour certaines femmes, c'est tout le contraire ! À l'heure où les crises - économiques, sociales, écologiques - se croisent et s'accumulent, **comment ne pas s'inquiéter pour le futur ?**

► « Je ne me sens pas capable d'assumer la responsabilité d'engendrer un être qui devra se débrouiller seul dans un monde qui part un peu en cacahuètes. Pollution, guerres, technologies chronophages... Bien que les améliorations soient visibles pour le quotidien de chacun (et encore...), je n'ai pas confiance en l'avenir. En revanche, je pense que je pourrais adopter un enfant, un jour, car je pourrais lui offrir la chance de ne pas être seul et sans repères dans ce monde de plus en plus sombre. » (SG)

Comme une cerise sur le gâteau, **la question de la surpopulation paraît inévitable.** Et si s'abstenir de faire des enfants était le meilleur moyen de soulager notre planète ?

► « Savoir que nous serons bientôt neuf milliards avec les conséquences qu'on imagine m'a présenté l'abstention comme un geste écologique. J'ai donc passé ma vie à aider à élever les enfants des autres. Au soir de ma vie, je suis en paix avec ma conscience et j'assume ma solitude. » (FERAVEC)

Ne pas ressentir le besoin de mater son propre enfant ne signifie pas par ailleurs détester les enfants. En se constituant famille d'accueil, Aurore a offert un foyer à ceux qui en avaient besoin.

► « Je suis devenue tout d'abord famille d'accueil d'urgence (très courtes durées)

pour des enfants de plus de deux ans et demi. C'était une expérience formidable, avec beaucoup de jolies histoires, qui m'ont appris énormément. Maintenant, je suis la famille d'accueil à long terme (durée indéterminée, sans doute pour toute la vie) d'une petite puce de quatre ans qui m'offre beaucoup de bonheur. Le service est derrière moi en cas de souci et ça rassure. »

Et paradoxalement, le temps gagné à ne pas s'occuper de ses propres enfants a donné à ces femmes l'occasion **d'être plus disponibles pour les autres.**

► « Cela me permet aussi de rester disponible pour mes nièces ou les enfants de mes ami-e-s, d'avoir un rôle de militante plus active... Ce n'est donc pas forcément de l'égoïsme. De ma part, il n'y a pas de haine ou de peur vis-à-vis des enfants, juste une envie profonde d'être cohérente avec ma perception [du monde] et mes priorités. Chacun-e a des attentes différentes de ce que constitue une vie réussie ! » (ANOU)

Si le choix de ne pas faire d'enfant est encore souvent associé à celui d'une vie marginale, **il est faux de dire qu'il est impossible de s'épanouir sans enfant.** Aller à l'encontre des attentes de la société demande beaucoup d'énergie et fait parfois naître en nous le doute. Mais nous ne serons maîtresses et maîtres de nos destins que lorsque nous serons libres de nous identifier ou non à des rôles qui aujourd'hui sont encore trop souvent définis en fonction de nos genres, de nos apparences, de nos appartenances culturelles ou sociales. La richesse de notre société réside dans la pluralité de celles et ceux qui la constituent. Une notion qu'il semble plus que jamais important de rappeler.

Merci à toutes les personnes ayant partagé leurs expériences en réponse à notre appel. Retrouvez l'intégralité des témoignages sur notre site www.femmesprevoyantes.be Notre prochain numéro portera sur la thématique « Femmes et guerres ». N'hésitez pas à nous donner votre avis !

Elisabeth Meur,
chargée de communication FPS



No Kid - Corinne Maier

Corinne Maier est psychanalyste et auteure d'une dizaine d'essais (dont le célèbre "Bonjour Paresse"). De sa plume acérée, voici près de quinze ans qu'elle pointe les travers de notre société, avec un sens du sarcasme parfaitement maîtrisé. En 2007, elle publiait "No Kid. Quarante raisons de ne pas avoir d'enfants", un véritable pamphlet s'attaquant à l'un des tabous les plus intouchables de notre société : l'enfant. Lassée des discours conformistes louant les joies de la maternité, l'essayiste se livrait à une critique caustique de la parentalité. Parmi les 40 bonnes raisons de ne pas procréer évoquées dans le livre, citons notamment la 14 : "Enfant, trop cher. L'enfant coûte une fortune. Il compte parmi les achats les plus couteux que le consommateur moyen puisse faire au cours de sa vie. En matière monétaire, il coûte plus cher qu'une voiture de luxe dernier cri, qu'une croisière autour du monde, qu'un deux-pièces à Paris. Pire encore, le coût total risque de s'accroître au fil des ans". Ou encore la 2 : "L'accouchement, une torture. Les joies de l'accouchement sont une intoxication totale". En passant par la 28 : "L'enfant, un pot de colle. Que faire d'un enfant? Tout le monde l'adulte, mais personne n'en veut. (...) S'occuper d'un enfant, c'est d'un ennui mortel" ou la 9 : "L'enfant n'est pas toujours un tue-l'amour, mais très souvent un tue-le-désir". On le comprend très vite, pas de place ici pour la langue de bois ou le politiquement correct. Mais un humour décapant, pour le plus grand plaisir des futurs non-parents... et des autres.

"NO KID. QUARANTE RAISONS DE NE PAS AVOIR D'ENFANTS", CORINNE MAIER, ÉDITIONS MICHALON, 2007.

Julie Gillet, chargée d'étude FPS

DEVENIR PARENT AUTREMENT

Le modèle de la famille nucléaire, c'est à dire composée du couple de parents et de leurs enfants, reste le modèle majoritaire. D'après le *Baromètre des parents*¹, 60% des familles avec enfant(s) sont composées du couple des deux parents, 25 % sont monoparentales et 15 % sont recomposées. Une famille sur quatre, à Bruxelles et en Wallonie, se définit comme monoparentale et 15% des adultes qui composent un ménage avec enfant(s) sont des beaux-parents. Faire partie d'une famille recomposée, avoir recours à l'adoption ou à la procréation médicalement assistée, en tant que femme seule ou en couple, accueillir un enfant qui n'est biologiquement pas le sien et l'éduquer au quotidien est aussi, et de plus en plus, une façon de devenir parent.

DANS CE CONTEXTE, NOUS AVONS RENCONTRÉ ANGÈLE QUI NOUS A RACONTÉ SON PARCOURS POUR DEVENIR MÈRE...

Adolescente, je m'imaginai avoir, un jour, des enfants, mais, très vite, je me suis rendu compte de toutes les difficultés à être maman et de ce que cela impliquait. Je ne voulais, en aucun cas, devenir une maman au foyer comme ma propre mère. Ma vision des choses et mon tempérament ne correspondaient pas à ce qui était attendu des mamans dans la société, ainsi, par exemple, les rôles bien définis de la mère et du père ou le partage sexué des tâches. J'ai donc pris la décision de ne pas devenir maman.

Mais au début de la trentaine, l'horloge biologique jouant son rôle, l'envie d'avoir un bébé à pouponner est devenue très présente. L'homme qui partageait ma vie amoureuse depuis plus de dix ans ne voulait pas devenir parent et nos chemins se sont séparés. Habitée de ce désir de trouver un partenaire avec qui fonder une famille, un

partenaire qui s'implique à part entière dans son rôle de parent. Mais mes rencontres amoureuses étaient compliquées. J'ai alors pris la décision de devenir parent toute seule, remplie d'espoir que la rencontre d'un partenaire viendrait ensuite.

J'ai d'abord eu recours à la PMA². Après un an et demi de tentatives infructueuses, de plusieurs fausses couches et de gavage d'hormones, j'ai arrêté et je me suis tournée vers ce qui me semblait être l'ultime moyen de partager ma vie avec un enfant: l'adoption. Adopter un enfant en bas âge en Belgique ou à l'étranger, en tant que femme seule, c'est presque impossible. La réalité de l'adoption est identique pour tous les candidats - en couple ou célibataires : peu d'enfants en bas âges sont disponibles pour l'adoption. La réalité pour les femmes seules est cruelle car les enfants en bas âge sont dans les faits réservés aux couples hétérosexuels³.

Tout au long de cette procédure d'adoption qui a duré plus d'un an, j'ai été à plusieurs reprises choquée et blessée face à certains professionnels de l'adoption qui plutôt que d'écouter mon désir de pouponner un enfant en bas âge, tentaient de mon convaincre d'adopter un enfant plus âgé ou un enfant avec une maladie ou un handicap, un de ces enfants vers lesquels peu de candidats à l'adoption se tournent. Ils utilisaient des éléments de mon dossier pour me prouver que c'était un bon choix pour moi. Certains se sont permis de remettre en question la légitimité de mon désir, demandant de justifier le fait que je n'avais pas encore d'enfants à mon âge! Après une ultime rencontre avec un organisme d'adoption où cette posture fut particulièrement caricaturale, je me suis dit « *j'arrête tout, je ne serai jamais maman* », j'avais accumulé trop de tristesses et de frustrations. La décision fut pénible et le deuil de cet enfant que je n'aurai jamais eu a commencé.

C'est alors qu'une amie m'a posé cette

question « *pourquoi tu ne deviendrais pas famille d'accueil ?* ». Je n'étais pas préparée à entamer cette démarche car mon désir de mater un bébé avait été très présent et l'aventure de prendre soin de l'enfant qui appartenait à une autre famille était très différente. Étais-je capable d'accueillir un enfant avec son histoire et son vécu?

Après quelque temps de réflexion, poussée

ADOPTER UN ENFANT EN BAS ÂGE EN BELGIQUE OU À L'ÉTRANGER, EN TANT QUE FEMME SEULE, C'EST PRESQUE IMPOSSIBLE.

par l'envie de faire quelque chose de mon désir de mater et par la curiosité, j'ai décidé d'en savoir davantage et de rencontrer plusieurs associations de placement familial. C'est la rencontre avec l'une d'entre elle, où je me suis sentie d'emblée complètement en confiance qui m'a décidée à me lancer dans l'aventure.

« *Comment fait-on pour s'attacher à un enfant qui va sans doute rentrer chez lui ? Quels genres de liens peuvent-ils être tissés ?* » fut ma première question. A mon grand étonnement, mon désir de vouloir être maman, dont je parlais pourtant au passé, était non seulement légitime dans l'aventure de l'accueil mais il était une ressource dont avaient grandement besoin les enfants placés. Ce dont l'accueil les protège c'est de grandir sans adultes à qui s'attacher. Et cette attention particulière aux besoins d'attachement affectif d'un enfant prévaut à toute autre considération, y compris celles liées au schéma d'une famille idéale qui



serait classiquement nucléaire, charpentée autour d'un couple hétérosexuel. J'ai choisi un accueil à long terme⁴ et suite à quatre rendez-vous avec l'assistante sociale et la psychologue de l'association, nous avons déterminé ensemble quel serait « le bon enfant » à accueillir, par rapport à sa situation à lui et à la mienne. J'ai fait valoir mes limites, positives et négatives: je désirais créer des liens avec un enfant sur lesquels il puisse compter toute sa vie, quand bien même il retournerait dans sa famille d'origine un jour et je me sentais capable de vivre des contacts réguliers avec une famille d'origine qui se réjouirait de l'équipe que nous formerions ensemble autour de cet enfant. L'organisme d'accueil essaie dès les premières rencontres de tisser les liens possibles entre le futur enfant et la famille qui l'accueillera, que cette famille soit composée d'une personne seule ou d'un couple, hétérosexuel ou homosexuel. A partir de ce moment-là, je n'avais plus aucune inquiétude, je savais qu'un enfant allait arriver, que j'allais être maman, même pour un temps.

Tout s'est passé très vite ensuite. Trois mois après la dernière réunion, j'ai rencontré le bébé, Sophian, à la pouponnière. Lors de cette première rencontre, on est resté

pratiquement huit heures d'affilées dans les bras l'un de l'autre!

Je suis finalement contente de ne pas être passée par l'adoption classique. Grâce à l'accueil je connais la famille d'origine de Sophian, on a des contacts, tout est transparent et je suis même devenue amie avec ses grands-parents d'origine qu'il voit régulièrement.

Je ne rêvais pas d'être une maman seule, je voulais une vie amoureuse. Je voulais partager les joies et les responsabilités avec un autre parent. Sophian m'a transformée, et ma vie amoureuse s'est transformée. Sophian n'avait pas de papa, ni dans sa famille d'origine ni dans la nôtre. Il y avait une place à occuper.

Aujourd'hui Paul est venu rajouter une pièce au puzzle: Sophian est très content

d'avoir un papa et un grand frère et vice-versa. Nous formons une double famille recomposée!

Chaque année je dois me rendre devant le tribunal où le juge décide si la mesure d'éloignement de la famille d'origine qui a motivé l'accueil est prolongée⁵. Je ne voulais pas que Sophian vive l'instabilité de cette situation et ai donc entrepris une procédure d'adoption, après en avoir longuement parlé avec sa famille d'origine et l'organisme de placement familial qui nous accompagne. La mère biologique de Sophian ne l'a pas revu depuis sa naissance. J'ai personnellement pu la rencontrer à plusieurs reprises. Malgré l'adoption, la porte lui sera toujours ouverte si elle désire renouer les contacts avec son enfant biologique. Je suis liée à elle, je lui dois un enfant et, surtout, avec elle, ensemble, nous construisons la parenté narrative de Sophian, celle avec laquelle il se construit et donne sens à sa vie. Toutes les personnes qui avaient le désir et les forces pour accompagner Sophian sur le chemin de la vie ont trouvé les moyens de s'entendre et de raconter, avec lui, la belle histoire qui est la sienne.

Parcours d'accueil
www.parcoursdaccueil.be
Service de Placement Familial :
www.accueil-familial.be
Coordonnées des associations belges :
www.belgium.be/fr/famille/enfants/familles_d_accueil

Propos recueillis par Stéphanie Jassogne, Assistante communication FPS

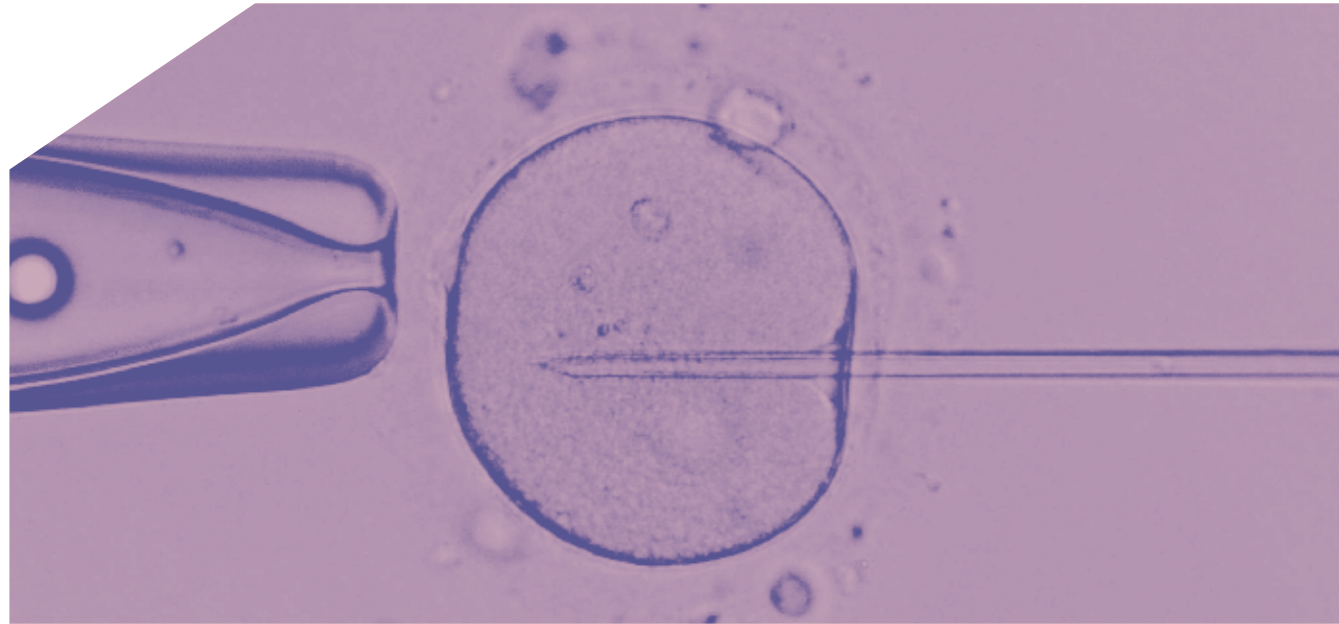
¹ www.laligue.be/association/engagements/le-barometre-des-parents/sommaire-barometre-2015

² La procréation médicalement assistée est autorisée en Belgique en tant que mère célibataire.

³ Beaucoup d'agences à l'adoption ou de pays qui mettent leurs orphelins à disposition refusent que les couples homosexuels adoptent des enfants.

⁴ On distingue trois types d'accueil selon les caractéristiques de la situation de l'enfant ou du jeune : le placement familial à moyen et long terme (les familles candidates pour un tel accueil acceptent un engagement qui peut durer plusieurs années, jusqu'à 18 ans si nécessaire), le placement familial de courte durée et le placement familial d'urgence.

⁵ Un Jugement a lieu chaque année.



FAIRE UN BÉBÉ TOUTE SEULE

mode d'emploi

Envie d'un enfant, oui. D'une relation ? Pas toujours. Mamans célibataires par choix — ou « choice mothers » en anglais — des femmes décident de se lancer seules dans leur projet de maternité. Une idée qui me séduirait presque, mais concrètement, comment ça se passe quand on décide de faire un bébé en solo ? J'ai tenté l'expérience, en partie du moins.

1. APPORTER SA TOUCHE À LA RECETTE

Bien installée dans mon canapé, je tape dans un célèbre moteur de recherche une phrase dénuée d'ambiguïté : « *Je veux faire un bébé toute seule* ». Le premier résultat me renvoie sur le forum d'un site tout aussi connu, consacré aux thématiques de la santé. Dans la discussion la plus récente, une femme explique son histoire : angoissée par le temps qui passe et les déceptions amoureuses qui s'accumulent, elle refuse de laisser s'échapper l'occasion d'être mère, quitte à s'atteler seule à la tâche. Les réactions qui suivent sont pour le moins mitigées : « *Tu es encore bien jeune pour réagir comme cela. Réfléchis bien, faire un enfant seule, c'est un peu égoïste !* », « *Cela ne te fait rien de pigeonner un gars ?* », « *Sans père c'est dur comment faire pour souffler ?* »

Chaque femme a le droit de gérer sa vie reproductive comme elle le souhaite. Malheureusement, s'écarter du modèle classique « couple hétérosexuel et exclusif » conduit encore à la stigmatisation. Cependant, il ne serait pas exact de dire que la démarche de celles menant seules leur projet de maternité découle toujours d'une volonté de

contrevenir au système patriarcal. Selon plusieurs études, la plupart de ces femmes vivent leur projet comme une solution par défaut, voire parfois comme le résultat d'un échec. Parmi, elles les « mamans célibataires par choix » ne seraient en fait qu'une minorité.

Tout comme l'auteure du post sur le forum, ce qui motive avant tout ces femmes, c'est le sentiment de ne plus pouvoir attendre — essentiellement du fait de l'âge. En moyenne, elles ont une quarantaine d'années, sont issues de la classe sociale moyenne, voire supérieure, sont majoritairement hétérosexuelles et vivent seules. Une fois que leur décision est prise, certaines d'entre elles mettent au point des stratégies : par exemple, demander à un ami de leur procurer du sperme. Mais la plupart préfèrent se tourner vers l'insémination artificielle avec don (IAD), une solution souvent plus rapide et qui présente d'autres avantages : à leurs yeux, le cadre médical renforce la légitimité de la procédure et l'anonymat du don de sperme les sécurise, puisqu'il les met à l'abri d'éventuelles revendications de la part d'un géniteur qu'elles n'auraient pas choisi.

En France, l'insémination artificielle est refusée aux femmes célibataires. Mais comme le souligne l'une des quelques réponses

positives reçues ce jour-là sur le forum « *Tu peux aller en Belgique ou en Espagne, là-bas ils acceptent de faire des inséminations aux femmes célibataires !* »

2. TROUVER LA JUSTE SEMENCE, AU BON PRIX

En poursuivant ma recherche, je suis plusieurs fois dirigée vers la clinique Eugin à Barcelone. Je me rends sur son site, qui permet d'établir un diagnostic en ligne. J'indique que je suis une femme — célibataire — de 26 ans — sans problème de santé particulier. En fonction de mon profil, la clinique me propose deux options : l'insémination artificielle avec don de sperme ou la fécondation in vitro avec mes propres ovules. La première technique offrirait une probabilité de grossesse certifiée pouvant atteindre 33 % lors de la première insémination, la seconde atteint un taux de réussite de 59 %. Elle coûte cependant plus cher : 4730 euros, soit plus du double de l'option A, qui atteint 1490 euros.

C'est bon à savoir, mais je n'irai pas jusqu'à Barcelone si les cliniques belges m'offrent les mêmes possibilités, surtout que le prix indiqué n'inclut pas les tests médicaux préalables, la médication et bien entendu les voyages et séjours sur place, qui peuvent varier de 15 jours à un mois. En parlant de médication, il faut d'abord que je trouve le bon père. Père ? Je me surprends à utiliser un terme qui n'a pourtant rien à faire dans cette histoire. Ce sont plutôt des échantillons de sperme qu'il me faut. Une nouvelle recherche m'apprend que les banques de sperme belges sont en pleine pénurie. Faute de donneurs, elles doivent se tourner vers d'autres pays, dont le Danemark. Ce qui me conduit à Cryos International. Il s'agit de la banque de sperme la plus fournie au monde. L'interface

du site est très agréable et dès la page d'accueil, il m'est proposé de choisir le profil de mon donneur idéal. Beaucoup de mères célibataires recourant à des IAD cherchent à favoriser la ressemblance entre elle et l'enfant. Il s'agit d'une stratégie pour éviter la stigmatisation vis-à-vis de cette pratique ou les éventuels doutes sur la légitimité de leur famille. Personnellement, j'ai toujours eu un faible pour Gael Garcia Bernal, l'acteur qui interprétait Che Guevara dans le film *Diario De Motocicleta*. Bref. Je coche mes options : type hispanique, cheveux bruns foncés et yeux bruns verts. Je me dis que des hommes comme ça, je n'en croise pas tous les jours et qu'avec un peu de chance je tomberais sur la semence de Gael lui-même. La réponse est sans appel : aucun donneur ne correspond à mes critères.

Je revois mes prétentions à la baisse : en me contentant des yeux verts et des cheveux bruns, j'ai cette fois le choix entre cinq hommes. Un seul a accepté d'indiquer son nom, les autres sont présentés comme des numéros : 5513, 5460... En Belgique, le don le don est soit anonyme soit semi-anonyme (identifiable à la majorité de l'enfant). Je suis curieuse et cherche à avoir plus de détails. L'un est Danois et étudiant en économie. J'ai la possibilité de l'ajouter à mes

favoris ou de consulter les autres profils. Je me tourne vers le 9133 qui mesure 1m95 et possède un master en communication. Je me dis que si l'on s'était connus dans la vie de tous les jours, on aurait peut-être eu des choses à se dire. Et à nouveau, je me questionne : ne suis-je pas en train de me projeter dans une relation ?

Je me décide finalement et j'ai de la chance : le quota établi en fonction de la nationalité de la clinique et de la receveuse n'est pas encore atteint. En fonction de la quantité d'échantillons que je désire commander, le prix est évalué entre 353 et 756 euros.

3. LAISSER MIJOTER (ET RECOMMENCER)

Mon expérience s'arrête ici. Si je voulais réellement me faire inséminer, il faudrait d'abord que je me soumette à des examens psychologiques et gynécologiques. Ma probabilité de tomber enceinte dépendrait ensuite de la méthode utilisée, mais aussi de mon âge : selon la clinique Eugin, le taux de réussite décroît progressivement à partir de 34 ans. Il est courant de devoir s'y prendre à plusieurs reprises, les chances de

succès augmentant au fil des tentatives. Une fois la première insémination accomplie, il ne reste donc plus qu'à croiser les doigts.

4. SE RELEVER LES MANCHES

Quand l'oiseau a fait son nid, enfin que l'ovule est fécondé, il faut attendre quelques mois, en principe, neuf. La grossesse peut être une expérience très stressante et comme en témoigne une lectrice sur notre site, il est important de s'entourer des bonnes personnes. Parce qu'en plus de régulièrement vomir l'ensemble de vos repas de la journée, l'éternelle question : « *Et alors, qui est l'heureux papa ?* » vous donnera peut-être le tournis. Dans ce cas, le

mieux est de respirer et d'assumer pleinement sa situation : je suis célibataire et sur le point d'être une excellente mère.

Même si les modèles familiaux tendent à se diversifier, il n'est pas facile de se libérer de la norme. L'idée que l'équilibre d'un enfant dépend de la présence d'un père et d'une mère est encore très ancrée dans la société, il suffit de voir la fréquence à laquelle les droits des couples homoparentaux sont attaqués pour le comprendre, et ce même si l'expérience nous prouve le contraire : les enfants de parents divorcés, par exemple, ne présentent pas de troubles psychologiques particuliers, ou en tout cas pas plus que les autres. Quand des problèmes surviennent, ils sont essentiellement liés à des environnements difficiles, la séparation entraînant parfois des tensions, de la violence dont sont témoins les enfants. Nous ne maîtrisons évidemment pas tout, mais la volonté d'offrir à un enfant, qu'il soit biologiquement le nôtre ou non, un foyer aimant et bienveillant devrait suffire à la légitimité de celle-s, celui, ceux qui se désignent comme une « famille ».

Elisabeth Meur, chargée de communication FPS



BURKINA FASO

l'émancipation sexuelle et la parentalité ne sont pas un choix

Des zones huppées aux quartiers populaires de Ouagadougou, des praticiens de la santé, modernes comme traditionnels, vivent de l'IVG. En 2012, environ cent cinq mille avortements, pour la plupart clandestins, ont été pratiqués au Burkina Faso. « Les conséquences sur les femmes sont dramatiques. La plupart du temps, je les récupère dans mon service, leur système reproductif est meurtri et parfois leur vie est en danger ».

Le professeur Charlemagne Ouédraogo, chef du service gynécologie et obstétrique au Centre Hospitalier Universitaire Yaldago de Ouagadougou, se bat au quotidien pour faire évoluer les mentalités au sein du couple. « La parentalité reste la décision de l'homme, elle appartient toujours au mari, au père et la volonté de changement n'est, malheureusement, pas encore à l'agenda ». Selon lui, la volonté politique n'est pas favorable à l'émancipation des femmes, ni à la volonté de rendre le débat sur la planification familiale plus ouvert et plus accessible.

Le rôle des ONG en la matière est primordial. Caroline Tabsoba, coordinatrice d'un programme sur les droits sexuels et reproductifs pour l'ONG Asmade, nous explique : « Que cela soit en milieu urbain ou rural, la question reste la même. Les femmes ne peuvent décider du moment et du nombre d'enfants qu'elles désirent. Beaucoup d'entre elles ne savent pas comment faire, par manque d'informations, d'éducation. Parler de sexualité est un grand tabou, les mères ne parlent pas de ces sujets avec leurs filles, les croyances et les préjugés restent le plus grand obstacle à la planification familiale et mènent inexorablement à l'avortement clandestin qui met en grave danger la santé et la vie des femmes et des jeunes filles ».



DES PROGRAMMES DE SENSIBILISATION DANS LES COMMUNAUTÉS

Au Burkina Faso, l'avortement est illégal. Il n'est autorisé par la loi que pour protéger la santé de la femme enceinte, ainsi que dans le cas de viol, d'inceste, ou de grave malformation fœtale. La méconnaissance du statut légal et les conditions d'accès à celui-ci, conduit, pour la quasi-totalité des cas, les femmes à le pratiquer elle-même ou à se rendre chez des marabouts ou autres tradipraticiens qui réalisent l'interruption volontaire de grossesse de manière clandestine. « Dans le meilleur des cas, il s'agit de médecins qui travaillent, en cachette, la

nuite, dans des conditions d'hygiène déplorables », renchérit Caroline Tabsoba. Selon le professeur Charlemagne Ouédraogo, la meilleure réponse à ce fléau reste la planification familiale et la prise de moyens de contraception. Les croyances sur les effets secondaires (réels ou imaginaires) et l'opposition des hommes à la prise de méthode contraceptive restent tellement fortes que des programmes de sensibilisation sont mis en place par des ONG comme Asmade. À l'aide de « boîtes à images », des animatrices et des animateurs rencontrent les communautés pour les informer. Dans un premier temps, les animateurs informent sur ce qui existe, ensuite sur les effets secondaires réels, afin de tenter d'amenuiser les croyances, et donner aux femmes les bonnes infor-



mations pour qu'elles puissent prendre leur propre décision et en parler avec leur mari. Car rien ne se décide sans l'homme au Burkina. Cette décision doit appartenir au couple. Même si en pratique, il s'agira bien du « problème » de la femme, qui devra quasiment toujours se rendre seule ou en cachette au Centre de santé le plus proche afin qu'on lui administre une méthode contraceptive. Le taux de prévalence contraceptive reste cependant très faible en atteignant à peine 15 %.

L'ONG internationale « Marie Stopes » offre, elle, un package complet. Leurs séances de « marketing pour la planification familiale » se réalisent directement dans les communautés à travers les « Unités mobiles » qui permettent aux équipes de fournir directement les soins nécessaires, ainsi que la distribution, as-

sez offensive, des produits contraceptifs. Le lieu et le jour de présence des équipes de « Marie Stopes internationale », dans les Centres de santé des villages, sont stratégiquement choisis en fonction de la date du calendrier de vaccination des bébés. Les mères peuvent ainsi quitter le domicile conjugal, sans devoir justifier leur absence à leur mari.

LES JEUNES FILLES ET FEMMES CÉLIBATAIRES

L'utilisation de la contraception moderne est quasiment inexistante chez les jeunes filles de zone rurale, pour qui la pauvreté, le faible niveau d'éducation, les mentalités, le mariage précoce et la difficulté d'accès aux services sont les plus grands freins à ces questions de droits sexuels et reproductifs.

En zone urbaine, les Centres jeunes, mis en place par le Ministère de la Santé, se chargent de cette sensibilisation. « Les jeunes sont considérés comme des cibles à haut impact : nous organisons des séances de sensibilisation, soit dans le cadre du Centre, dans les vidéos clubs, les salons de coiffure, soit au sein même des collèges et lycées. La sensibilisation touche les garçons autant que les filles, mais il est clair qu'une fois sensibilisées, ce sont les filles qui font appel à nous. Les garçons se sentent encore trop peu concernés par ces questions. » Nous explique Nehemie Nacoulma, commissaire générale du Centre Jeunes du Secteur 15 de Ouagadougou.

Géraldine Georges

LE LIEU DE RENCONTRE ENFANT-PARENT DE LATITUDE JEUNES DE LIÈGE

LATITUDE JEUNES EST UNE ASSOCIATION DU RÉSEAU SOLIDARIS, QUI PROPOSE DIVERSES ACTIVITÉS: DES ACCUEILS EXTRASCOLAIRES, DES VACANCES, DES FORMATIONS D'ANIMATEURSES, UN MOUVEMENT DE JEUNES.

À Liège, Latitude Jeunes propose également un service « petite enfance » : le lieu de rencontre enfant-parent.

Ce lieu de rencontre est un espace privilégié pour les petits de 0 à 3 ans accompagnés d'un de leurs parents. C'est un espace de parole, d'échanges et de rencontre dans un environnement agréable. L'accueil y est assuré par une professionnelle de la petite enfance.

L'idée est de soutenir davantage la relation enfant-parent. Pour l'enfant, il s'agit d'amorcer une socialisation douce tout en le préparant progressivement à la séparation, ce qui constitue un enjeu fondamental à l'approche de l'entrée à l'école.

Pour le parent, c'est un moment qui permet d'avoir accès à toute une série de ressources. L'accent est mis sur le soutien à la parentalité, c'est-à-dire le fait d'apporter à chaque parent l'accompagnement dont il a besoin, sans stigmatisation et dans le respect de ses compétences tout en laissant l'enfant au centre des préoccupations. Chaque saison, des séances thématiques (l'autorité et les limites, le sommeil ...) ou ludiques (psychomotricité, éveil musical, massage pour bébés, ...) sont organisées pour répondre au mieux aux besoins et demandes des parents. Des intervenant.es sont présent.es pour aborder la thématique choisie.

Ces moments sont aussi l'occasion de rompre l'isolement social dans lequel vivent certaines familles. La fréquentation d'un lieu de rencontre enfant-parent peut constituer une passerelle vers d'autres formes de participation sociale et permettre aux familles de s'inscrire ou de se réinscrire dans le tissu sociétal.

De ce fait, l'aspect novateur de ce projet porte également sur la collaboration avec un réseau de partenaires issus des Femmes Prévoyantes Socialistes de Liège (comme l'ASBL Retravailler, la Maison des Femmes d'ici et d'ailleurs, les écoles de promotion sociale FPS, le Centre de Planning familial des FPS de Liège) au profit des familles.

Les familles concernées par le handicap sont également les bienvenues.

Le lieu de rencontre enfant-parent vous accueille : Les lundis et mercredis matin de 9h30 à 12h00 de septembre à juin (périodes scolaires).

Rue E. Remouchamps, 2 (2ème étage) à 4020 Liège (près de la Médiacité)

Inscription souhaitée :

Latitude Jeunes - Service Petite Enfance

04/342 73 13

petiteenfance.latitudejeunes.liege@solidaris.be



◆ ◆ ◆
FILM A VOIR

KEEPER



Mélanie et Maxime ont 15 ans. Ils sont amoureux, très amoureux. Le jour où Maxime et Mélanie apprennent qu'elle est enceinte, leur monde vacille.

Après avoir gardé le secret, Maxime finit par avouer la nouvelle à ses parents. Les adolescents sont alors embarqués malgré eux dans un tourbillon mené par leurs parents. Des adultes qui, bec et ongles, tentent de faire entendre leurs raisons.

Chacun à sa manière, Mélanie et Maxime traversent la tempête.

Sortie en salles : 9 mars 2016

Keeper pose la question du choix. Mais comment envisager de choisir quand on a 15 ans? Comment prendre une décision libre et éclairée quand la société vous rappelle que vous êtes un enfant, justement.

CHOISIR DE POURSUIVRE OU INTERROMPRE UNE GROSSESSE

En Belgique, l'avortement est autorisé, dans certaines conditions, depuis 1990. L'avortement est une solution

à disposition des femmes confrontées à une grossesse non désirée. La décision finale leur incombe. En effet, chaque femme, quel que soit son âge, a la liberté de choisir sans contrainte si elle souhaite ou non poursuivre sa grossesse. Ce choix doit être respecté. Choisir si l'on veut avoir des enfants ou non, avec qui, et à quel moment est un droit fondamental.

Quand une jeune femme mineure se présente dans un établissement de soins pratiquant l'avortement (centre de planning familial ou structure hospitalière), les professionnels évaluent

sa maturité au cours des différents entretiens et l'invitent, le cas échéant, à venir accompagnée d'une personne de confiance. Quelle que soit la décision de la patiente à ce sujet, les professionnels respectent toujours son choix définitif.

Pour des informations pratiques et fiables sur l'avortement, rendez-vous sur le site www.jeuxavorter.be

Sophia Mesbahi,
 chargée de communication,
 Fédération des centres
 de planning des FPS

◆ ◆ ◆
FIGURES & RAISINS

LA MATERNITÉ : 100% BONHEUR ? TU PARLES !

On s'apprête à donner la vie. Rien que ça : « Donner la vie » ! C'est grandiose comme phrase et comme moment. On attend 9 mois, pour finir en salle d'accouchement, manipulée par une foule de gens comme si l'on n'était pas vraiment là, ou comme si l'on était un enfant qui ne peut pas comprendre ce qui lui arrive. Les sages-femmes, elles, elles savent. Les gynécologues, eux (parce que ce sont en majorité des hommes), ils savent.

C'est violent de se voir retirer son propre vécu des choses. C'est violent de devoir « donner » son corps à d'autres, de devoir se taire pour qu'ils/elles puissent faire leur travail sereinement. De se voir assenée d'injonctions comme si toutes celles des 300 jours qui ont précédé ce moment fatidique n'avaient pas suffi, bref ! À l'accouchement, des phrases du type « ah, mais ça ne va pas du tout, là : elle ne pousse pas ! » ou encore « vous êtes sûûûre que vous voulez une péridurale ? ». Un flot de paroles et de bruits qui te font prendre conscience qu'avant de te retrouver là, tout le monde avait des choses à dire, mais personne, non, personne n'a trouvé utile ni nécessaire de mentionner entre autres, les pertes vaginales importantes pendant toute la grossesse, les veines qu'on voit à travers sa peau comme si on lisait une carte routière, l'inconfort des 3 derniers mois.

Mais en fin de compte, après « l'heureux évènement », après les « bravos ! », les « félicitations ! », les « il ressemble tellement à son grand-père », après tout ça, pas la moindre place pour des sentiments maternels mitigés. Qui ose parler à voix haute et dire qu'il est possible de ne pas être raide dingue de son bébé ?

Qu'il soit même possible d'en avoir peur ? Qui ose dire qu'il est normal d'être si fatiguée, qu'on n'a déjà plus rien à donner ? Qui prévient qu'on peut pleurer beaucoup, beaucoup, beaucoup ?

Ben non, tout ce qu'on voit autour de nous, et en fin de compte, tout ce qu'on attend de nous, c'est d'être une mère extasiée. Une maman heureuse. Ne pas être fatiguée, ne pas prendre plus de 9 à 12 kilos sur la grossesse, peu importe le type de femme qu'on est et le type d'enfant qu'on porte... On doit aimer son bébé, dès la première seconde, peu importe qu'on n'arrive plus à se nourrir soi-même, à dormir, à trouver du temps pour se laver.

À l'heure actuelle, qui oserait dire sans se faire lyncher : « Oui, je l'aime, j'aime tellement mon bébé, mais quand il me demande TOUTE mon attention et TOUTE mon énergie et bien moi, je vacille un peu ».

Admettons qu'un enfant qui pleure toute la journée, ce n'est pas drôle, ne dormir que quelques heures par nuit, c'est épuisant, donner le sein aussi, mais c'est quand même autre chose que l'image de la mère parfaite, Madone œuvrant au don de soi avec un épanouissement quasi biblique. Non, c'est souvent bien loin de ce que tout le monde voudrait vous faire croire !

Finalement, que se passerait-il de si grave si de génération en génération, on nous expliquait toutes ces choses-là convenablement ? Serait-ce si grave de dire AUSSI ce qui est douloureux ? Cela enlèverait-il le côté merveilleux à l'arrivée d'un enfant ?

Nous sommes convaincues que non. Nous sommes convaincues que nous nous serions senties moins anormales, moins bêtes, moins impuissantes, moins inhumaines, moins coupables. Moins seules.

Marie Beneux et Alice Croibien,
 membres des **Be Cause Toujours !**

Be CauseToujours est le groupe de Jeunes féministes des Femmes Prévoyantes Socialistes de Liège.

Les (in)égalités entre les hommes et les femmes vous interpellent ? Vous avez envie d'échanger à ce sujet dans une ambiance décontractée ? D'agir armé(e) d'outils imaginés et conçus avec d'autres ?

Alors rejoignez Be Cause Toujours ! Rejoignez-nous !

Contact

Be Cause Toujours
 04/342.24.22

Le groupe se réunit une fois par mois à la Maison des Femmes d'Ici et d'Ailleurs
 Rue Magis, 16 à 4020 Liège
 Retrouvez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/becausetoujours

UN SOUTIF POUR MA SANTÉ !

Le cancer du sein est la première cause de mortalité par cancer chez les femmes. Un taux de dépistage de 70 % parmi les femmes de 50 à 69 ans permettrait de faire diminuer significativement la mortalité liée à cette maladie. En Wallonie et à Bruxelles, on estime que seulement six femmes sur dix se font dépister.

Dans la région du Sud-Est de la Belgique (Couvin-Philippeville), il s'avère que le nombre de femmes se faisant dépister est faible. Dans cette région rurale, la prévention et le dépistage sont souvent loin des préoccupations quotidiennes. Ces démarches semblent accessoires, reléguées au second plan pour la plupart des femmes qui se préoccupent plutôt des problèmes de santé immédiats de leurs enfants, et proches, avant les leurs comme l'indique l'étude réalisée en 2012¹.

En réponse à ces constats, depuis quelques années, un Mammobus passe régulièrement dans la région afin de permettre aux femmes qui le souhaitent de se faire dépister gratuitement au centre agréé de SOLIDARIS à Philippeville. Malgré cette action, la mobilisation reste très difficile.

UNE SCULPTURE DE SOUTIEN-GORGE !

Les animatrices de la régionale FPS de Namur connaissent l'importance de se faire dépister régulièrement. C'est pourquoi, lors d'une réunion avec le PCS (Plan de cohésion sociale) de Couvin, partenaire des FPS pour le Mammobus, l'idée de fabriquer une sculpture à partir de soutiens-gorge récupérés a germé. De fil en aiguille, ce projet s'est construit avec le comité local des FPS de Philippeville et de Couvin. Avec l'aide de la Province de Namur, les animatrices FPS ont fait appel à Daniele Bossi, « éco-créateur » et styliste, qui ne travaille qu'avec des matériaux de récupération. Une forte mobilisation s'est alors mise en œuvre pour récolter un grand nombre de soutiens-gorge. Les collègues de SOLIDARIS ont été sollicités en masse et des « soutifs » de toutes les tailles et de toutes les couleurs ont envahi les bureaux !

À Couvin, une dizaine de femmes créent une sculpture géante qui sera attachée à la façade de l'hôtel de ville et à Philippeville, le comité assemble les soutiens-gorge pour en faire un ruban rose géant. Le projet « Un soutif pour ma santé » vise à donner une image moins négative du dépistage. La volonté de la régionale et des comités est de s'adresser à tout le monde, pas seulement aux femmes à partir de cinquante ans, mais aussi aux plus jeunes.

¹Voir notre étude de 2012 « Dépistage du cancer du sein. Actions de terrain avec les acteurs locaux » : www.femmesprevoyantes.be/SiteCollectionDocuments/Rapport_ZAP.pdf

L'INAUGURATION DE LA SCULPTURE AURA LIEU LE 12 MARS À COUVIN :

13 h : découverte des sculptures géantes en présence des autorités communales.

14 h : conférence-débat en présence du professeur A. Vandenbroucke du Centre de référence communautaire pour le dépistage des cancers.

15 h-18 h : ateliers bien-être.

Une marche et une course auront également lieu le 22 mai à Namur (Arsenal) au profit de l'association Thinkpink qui lutte contre le cancer du sein.

Stéphanie Jassogne,
Assistante communication FPS

Bande-dessinée

'LE GUIDE DU MAUVAIS PÈRE' 3 TOMES

Guy Delisle Éditions Shampoing – Sorties 2013, 2014, 2015 (antidote)
Antigone Aristidou



Guy Delisle, la 50^{ème}, est un auteur de BD québécois relativement célèbre. Il a notamment publié ses Chroniques de Jérusalem, en 2012, où il y raconte sa vie de père au foyer pendant que son épouse travaille pour Médecins Sans Frontières. Aujourd'hui, installé en France avec sa famille, il continue de travailler à la maison et de beaucoup s'occuper de ses deux jeunes enfants. Et les petits moments du quotidien semblent l'inspirer énormément. Il en fait de courtes histoires en BD qu'il publie d'abord sur son blog¹ et ensuite en format papier. C'est ainsi qu'il vient de nous livrer le 3^{ème} tome du Guide du Mauvais Père qui, comme les deux précédents, se lit très vite et avec le sourire aux lèvres. En quelques traits noirs, des aplats de gris, des dialogues concis, des scènes sans cases, l'auteur nous présente avec humour et simplicité quelques moments choisis de sa relation avec ses enfants.

Est-il vraiment un mauvais père ? Certes il n'a pas renoncé à ses petits plaisirs égoïstes : il fait croire à sa fille qu'il suit attentivement ses progrès en natation alors qu'en réalité il prend le soleil à la terrasse d'un café. Ou alors il cache ses bonnes céréales canadiennes pour ne pas devoir les partager. Et puis, est-ce bien sérieux d'apprendre à son fiston comment déclencher en même temps tous les réveils

matin du magasin ou à sa petite fille innocente comment jurer avec une orthographe correcte ? Sans compter le nombre de fois où il s'embourbe dans des explications terrifiantes ou des histoires complètement farfelues, qu'il prend un malin plaisir à leur faire croire. En plus il déteste perdre à cache-cache !

Vous l'aurez deviné, nous sommes complètement séduites par ce papa plein d'humour et de fantaisie, qui s'adresse à ses enfants avec intelligence, bienveillance et un brin de mauvaise foi salutaire. Car malgré l'attention constante qu'il semble leur porter, ce « père moderne » réussit à se préserver quelques espaces personnels, une petite bulle qui lui permet de se ressourcer et de rester lui-même. On sent clairement qu'il tient à concilier sa responsabilité de parent avec une relation sincère et ludique avec ses enfants. Même à travers le prisme déformant de moments choisis et toujours drôles de ces petits recueils (on ne voit jamais de disputes, caprices ou fatigue), on ne peut qu'admirer la manière dont l'auteur vit sa parentalité. Une lecture qui provoque autant le rire que la réflexion. Et ça fait du bien !

¹<http://www.guydelisle.com>



FEMMES DU KIVU, UN COMBAT POUR L'INTÉGRATION

Deux ans après la réalisation du webdocumentaire « Entre violence et espoir – Femmes du Kivu » réalisé par l'ONG Solidarité Socialiste, abordant la dure thématique des femmes victimes de violences sexuelles perpétrées par les forces armées à l'est du Congo et mères d'enfants nés de viols, nous avons demandé à Augustin CIHYOKA quelle est l'évolution de la situation sur place. Augustin CIHYOKA est responsable du programme d'appui à la structuration pour l'ONG DIOBASSI en RDC, organisation partenaire de Solidarité Socialiste.

Augustin, pouvez-vous nous présenter le travail mené par l'organisation DIOBASSI ?

Le contexte social et économique actuel de la région est très fragile, surtout à l'issue des événements qu'a connus le Congo (RDC), et notamment le problème des violences sexuelles. Cela a fragilisé le tissu social qu'il a fallu reconstituer. Nous avons appuyé les communautés pour retrouver des semences et informer les jeunes des activités agricoles et des initiatives d'économie sociale et solidaire. Nous travaillons avec des « comités locaux de développement », des espaces d'échange, de socialisation et de démocratie, mais également de dialogue avec

les autorités locales. Au centre de ce dialogue, les questions des violences, l'économie locale, l'agriculture familiale et la gouvernance.

Mais l'axe de travail fondamental reste la réduction de la marginalisation des femmes. Nos coutumes locales ne sont pas toujours très inclusives, surtout pour les femmes. Par exemple, généralement, une femme ne peut pas être chef, ne peut pas présider une grande assemblée ni représenter toute une communauté dans une délégation qui plaide une cause à l'extérieur. Pourtant, les femmes constituent un pilier fon-

damental au en matière d'économie, d'agriculture et d'éducation.

La situation dans la région a-t-elle évolué ces deux dernières années quant à l'utilisation du viol comme arme de guerre ?

Dans la région, la situation des viols s'est quelque peu stabilisée. Avant, il y avait une femme violée toutes les heures au Kivu, mais aujourd'hui la fréquence a baissé : une femme par mois. Par contre, une nouvelle forme de violence autour des enfants a vu le jour et porte surtout sur les jeunes filles. Dans la localité de Kavumu, à 30 km de Bukavu, c'est justement le rapt des filles qui inquiète. On les attrape, les enlève en brousse et prélève leurs organes reproducteurs. C'est un système mystérieux qu'on ne comprend pas vraiment. Beaucoup de ces jeunes filles ont d'ailleurs été envoyées chez le docteur Mukwege pour tenter de les réparer ou de les sauver. On soupçonne qu'il existe une sorte de business lié aux organes ou qu'il s'agisse de pratiques liées au fétichisme. Les autorités essaient de rassurer, mais la société civile souhaite rechercher les criminels. Le comité local se mobilise pour une attitude plus ferme de la police sur ces nouvelles pratiques

de violences. Tout récemment, un monsieur a été arrêté, mais, quelques jours après, a fui avec la complicité de la police. Il y a un grave problème d'impunité qui empêche l'éradication du problème. C'est au niveau du gouvernement qu'on attend l'application de la loi, car cette loi existe bel et bien et elle doit punir les violences sexuelles. Pourtant, on constate un relâchement notamment au niveau de la police du fait que les agents sont mal payés et sont donc corruptibles.

Quel a été le chemin parcouru pour appuyer les femmes victimes de viol dans la région du Kivu ?

Les comités locaux de développement ont eu le courage de remettre au centre des préoccupations l'intégration des femmes dans toutes les sphères de décisions à tel point qu'ils ont essayé à chaque fois d'avoir un président homme et une vice-présidente femme ou inversement. Tout cela est inscrit dans leur règlement d'ordre intérieur afin d'encourager les femmes à pouvoir jouer ce rôle. Désormais, les femmes et les hommes peuvent entrer en réelle compétition. C'est très valorisant pour les femmes, car ce n'est plus un arrange-

ment à l'amiable pour leur donner de la place, mais une compétition. Parmi ces femmes, un nombre important d'entre elles ont été victimes de violences sexuelles. Lors des rencontres des groupes, les questions de violences sexuelles sont traitées. On apporte un accompagnement pour que ces femmes aient du travail, qu'elles soient conseillées dans les activités des champs, qu'elles puissent accéder aux semences, qu'elles puissent se sentir valorisées par les pratiques de recherche-action.

Une attention particulière est portée en ce qui concerne les possibilités d'expression : en montrant ce qu'elles savent faire et en s'exposant devant les autres, lors d'une journée champêtre par exemple, afin de pouvoir sortir de la frustration du traumatisme. Elles peuvent alors se regarder autrement, au travers des activités qu'elles réalisent elles-mêmes. Le savoir-faire qu'elles ont acquis dans le groupe et le partage avec les autres sont un véritable outil de revalorisation. Enfin, elles peuvent devenir des porte-parole du groupe.

Aurore Schreiber, Solidarité Socialiste

POUR ALLER PLUS LOIN :

- ▶ Visionner le webdocumentaire réalisé par l'ONG Solidarité Socialiste : <http://webdoc.solsoc.be/femmesdukivu/>
- ▶ Lire l'analyse des FPS « Vingt ans de violences sexuelles dans l'est de la RDC (2015) » <http://www.femmesprevoyantes.be/outils-pu-violences-sexuelles-rdc.aspx>
- ▶ Voir le film « L'homme qui répare les femmes » de Thierry Michel

Solidarité Socialiste est une organisation non gouvernementale (ONG) de coopération au développement. Elle et ses partenaires combattent l'exclusion et les inégalités en Bolivie, au Burkina Faso, au Burundi, en Colombie, en Guinée-Bissau, au Maroc, en Palestine, au Sénégal et en République Démocratique du Congo, sans oublier la Belgique. Leur objectif commun est de contribuer à la construction d'un monde plus juste et plus démocratique. www.solsoc.be

UNE FAMILLE (pas si) FORMIDABLE

Depuis 2012, Solidaris sonde régulièrement les Belges à travers un vaste programme d'enquêtes sociales et politiques : le Thermomètre Solidaris. Après le stress au travail, les adolescents, les médicaments ou encore les jeunes retraités, Solidaris va aujourd'hui à la rencontre des jeunes parents. En octobre 2015, entre les couches, les siestes et les biberons, près de 800 parents d'enfants de moins de 3 ans ont accepté de répondre à nos questions. L'occasion pour nous de revenir sur ce qui définit la famille aujourd'hui.

Au cours des 50 dernières années, la famille s'est radicalement transformée. Pour 64 % des femmes et 46 % des hommes sondés, c'est la recherche d'indépendance des femmes (via l'autonomie financière et la contraception) qui en a été le moteur. Pour la majorité des personnes interrogées, avoir un enfant est synonyme d'apogée du bonheur : le couple concrétise son projet de vie en construisant sa propre famille, l'enfant rendant la vie quotidienne belle et joyeuse.

DES MODÈLES DIVERSIFIÉS

La famille recomposée, un beau-papa ou une belle-maman, des demi-frères et sœurs, c'est une « vraie famille » pour plus de la moitié des parents de jeunes enfants. On passe un peu en-dessous de ce seuil pour les familles monoparentales : 47% des femmes et 39% des hommes pensent que ce sont de « vraies familles ». Enfin, la famille homoparentale est considérée comme une famille par 49% des femmes, mais seulement 28% des hommes.

Autre enseignement intéressant : pour deux tiers des hommes et plus de trois quart des femmes, l'obligation de passer par la case « mariage » avant d'avoir des enfants, c'est bel et bien révolu !

Au-delà de la diversité des modèles familiaux, c'est aussi la place de l'enfant qui a changé ! La famille moderne recherche l'épanouissement de chacun des membres de la famille, en ce compris les enfants. Les parents mettront donc tout en œuvre pour les accompagner dans leur développement. À noter également : 1 parent sur 5 se sent perdu dans son rôle.

LA MÈRE CONTINUE DE SACRIFIER SA CARRIÈRE

Tout n'a pas encore changé en matière d'égalité entre les pères et les mères. Si près de 9 mères d'un enfant de 0 à 3 ans sur 10 ont une activité professionnelle, un tiers d'entre elles travaillent à temps partiel alors qu'à diplôme équivalent, le travail à temps partiel ne concerne que 5 % des hommes interrogés.



coce, seule une famille pauvre sur dix pense que « fréquenter une crèche ou une structure de garde collective est un atout pour réussir plus tard à l'école ». Plus de trois quart de ces familles assument donc elles-mêmes la garde de leurs enfants de 0 à 3 ans, principalement pour des raisons financières.

UN AVENIR INCERTAIN

Lorsqu'on demande à ces familles de se projeter dans l'avenir, il s'avère surtout fait d'inquiétudes et de culpabilisation : 57 % d'entre elles craignent de ne pas pouvoir offrir à leur(s) enfant(s) des conditions de vie décentes (logement, nourriture, confort, ...); 56 % ont l'angoisse que leur(s) enfant(s) quitte(nt) l'enseignement sans diplôme; 56 % sont certaines de ne pas pouvoir aider leur(s) enfant(s) en cas de besoin.

Aux handicaps socio-économiques s'ajoutent des représentations sociales négatives qui ne conduisent pas à des pratiques pour corriger les fatalités et les inégalités. Les jeunes enfants de ces familles risquent donc eux-mêmes de former, à terme, des familles pauvres. Ce sont des cercles vicieux qu'il convient de dénoncer mais aussi de briser.

Dans ce contexte préoccupant pour les familles, la sécurité sociale permet à bon nombre d'entre elles de subsister. Mais de nombreux défis sont à relever pour les sortir de la spirale infernale de la précarité et les accompagner sur le chemin de l'émancipation. Il est urgent d'investir dans des politiques familiales ambitieuses et d'assurer une meilleure coopération entre les différents niveaux de pouvoir. Si nous ne le faisons pas aujourd'hui, le coût pour la collectivité pourrait se révéler bien plus élevé à long terme.

EN SAVOIR PLUS ?

Retrouvez tous les résultats de cette étude ainsi que les recommandations de Solidaris sur www.solidaris.be.

Soulignons que 18 % des femmes estiment que leur grossesse a eu des conséquences négatives sur leur carrière professionnelle. Il faut également ajouter que pour 26 % des femmes, des soucis d'organisation de garde d'enfant les ont amenées à renoncer à des responsabilités.

De retour à la maison, c'est toujours la mère qui assume plus de 70 % des tâches ménagères ! Les pères reconnaissent être moins productifs à la maison, mais ils estiment que la différence est de l'ordre de respectivement 58 % à 42 %. Les femmes souffrent donc d'un manque de reconnaissance, par leur conjoint, pour le travail effectué à la maison !

3 ENFANTS SUR 10 VIVENT DANS LA PAUVRETÉ !

En Belgique, le seuil de pauvreté en 2014 était fixé à 2.100 € nets/mois pour un couple avec 2 enfants, et de 1.600 € nets/mois pour une famille monoparentale avec 2 enfants. Le constat le plus alar-

mant du dernier Thermomètre Solidaris concerne la pauvreté. Ainsi, 3 enfants sur 10 vivraient au sein d'une famille pauvre.

Economiquement exclues de la société, ces familles le sont aussi, de facto, au niveau social :

on y dénombre 3 fois plus de chômeur(se)s, souvent de longue durée ; seulement 23 % de ces familles ont accès à la propriété de leur logement ; près d'une famille pauvre sur 5 vit dans un logement inconfortable ; près d'une famille pauvre sur quatre estime sa vie comme totalement non satisfaisante !

AUTRE CONSTAT PRÉOCCUPANT, UNE FAMILLE EN SITUATION DE PAUVRETÉ SUR QUATRE ÉProuve DES DIFFICULTÉS POUR NOURRIR SON – SES ENFANT(S) PARCE QUE LE PRIX DE LA NOURRITURE EST TROP ÉLEVÉ.

Alors que de nombreuses études nous montrent l'impact positif en terme de réussite scolaire d'une scolarisation pré-

TOUTES CES CHOSES QUE L'ON NE SOUHAITE PAS S'ENTENDRE DIRE...

À L'USAGE DES FÉMINISTES EN PUISSANCE.

Joëlle Sambu Nzeba,
Responsable communication FPS

Dans les années 70, les manifestations du 8 mars avaient comme point commun la revendication fière et sans concession des droits pour les femmes. Sur les panneaux des manifestantes descendues dans les rues, on pouvait lire des slogans révélateurs de l'urgence, du besoin pressant d'ébranler les trop solides privilèges patriarcaux, sexistes et hétéronormés : « La femme est au-dessus du niveau de la mère ! » ou encore « La nuit nous voulons sortir seules sans risques, sans protecteur », « Battues violées c'est nous les inculpées. À bas, à bas la justice bourgeoise ! »¹

Aujourd'hui, beaucoup de choses ont changé, encore que... De Bruxelles à Kinshasa en passant par Florence, Toulouse ou Agadir, le 8 mars est la journée internationale des droits des femmes. Une traditionnelle pause collective, durant laquelle groupes et associations commémorent les luttes de femmes, pointent les avancées et rappellent que les discriminations ne sont pas un mythe, une statistique parmi d'autres, mais une réalité on ne peut plus violente

et ancrée dans un système qui produit et répète des inégalités décidément bien tenaces ! Bon. Si l'égalité entre les hommes et les femmes est loin d'être atteinte, on peut se réjouir que certains hommes prennent doucement conscience de la nécessaire nécessité d'abandonner leurs privilèges. Timidement, certains messieurs interrogent leurs positions dominantes afin d'amorcer un début de quelque chose qui mènera à une société où les hommes et les femmes seront considérés comme des êtres humains égaux et à part entière pouvant donc jouir des mêmes droits et exercer les mêmes devoirs... ouais, bon. Vous vous en doutez, on n'y est pas encore !

Mais, chers messieurs, puisque vous avez pris la peine de nous lire jusqu'ici, je peux - exceptionnellement - prendre quelques minutes pour vous expliquer les rudiments de la journée du 8 mars. Vous exposez ici les « Do - Don't »² de cette date. Notez cependant qu'à peu de choses près, ces quelques conseils peuvent valoir pour tous les autres jours de l'année.

¹ 40 ans de slogans féministes 1970/2010. Corinne App, Anne-Marie Faure-Fraisse, Béatrice Fraenkel, Lydie Rauzier. Editions IXe (7 novembre 2011)

² Do = à faire / Don't = à éviter



DO

Déclarez-vous féministe : ça ne vous coûte rien et ça peut faire réfléchir vos amis.

DON'T

Ne dites surtout pas « journée de la femme », mais « journée des droits des femmes » parce qu'autrement c'est réducteur. Et non, « La femme », ça n'existe pas, il n'est pas possible de définir et rassembler toutes les femmes dans ce qu'elles ont de différent et de divers.

DO

Renseignez-vous. Posez des questions à vos amies, à votre petite copine, à votre soeur, à votre mère sur leur expérience en tant que femme.

DON'T

Une fois que c'est bien compris, n'expliquez pas à tout bout de champ aux femmes à quel point elles sont opprimées et à quel point il est important qu'elles défendent leur droit. La plupart se débrouillent bien sans vous et vous risquez de créer une nouvelle oppression alors que vous étiez plein de bonnes intentions, apprenez plutôt à écouter. Pas non plus de "si j'étais une femme" ... vous n'en êtes pas une.

DO

Plutôt que de dépenser votre argent au bénéfice de l'ogre capitaliste, faites plutôt un don aux associations qui viennent en aide aux femmes battues par exemple. Et portez un ruban blanc pour marquer votre so-so-so solidarité avec les femmes du monde entier !

DON'T

Ne confondez pas le 8 mars avec la Saint-Valentin ni avec la fête des Mères (votre femme n'étant d'ailleurs pas votre mômôn !). Évitez donc d'offrir des cadeaux, vraiment. Pas de fleurs, de machine à café, de patchouli bio, de bon pour un dîner suspendu, de... je vous assure, évitez.

DO

Lancer une pétition pour qu'en Belgique aussi, comme en Russie, en Ukraine, Biélorussie, en Algérie, au Laos, au Cambodge et au Burkina Faso, le 8 mars soit férié de sorte que votre femme, soeur, tante, compagne, amie ou mère puisse profiter de cette journée pour se retrouver entre femmes et réfléchir ensemble au meilleur moyen de vous faire perdre vos privilèges masculins.

DON'T

Si des femmes veulent se rassembler, ne cherchez pas à vous incruste à tout prix. Laissez-leur l'occasion de respirer, une fois par an, ça devrait être supportable. et rassembler toutes les femmes dans ce qu'elles ont de différent et de divers.

AGENDA AUTOUR DE LA JOURNÉE INTERNATIONALE DES DROITS DES FEMMES

MARCHE MONDIALE DES FEMMES,

le 8 mars Réaffirmons notre solidarité avec les luttes des femmes du monde entier, en particulier avec les femmes réfugiées et migrantes, et nous dénonçons les effets des coupes budgétaires qui affaiblissent les associations des femmes ! Gare centrale à 12h



FESTIVAL DU FILM SOCIAL « VIVRE DEBOUT »

PERWEZ, DU 11 AU 13 MARS

La réalité de demain est faite de l'utopie d'hier et d'aujourd'hui !

Au Centre culturel de Perwez Le FOYER
Programme complet: www.vivredebout.be



LES FPS FONT LEUR CINÉMA

LIÈGE, LE 4 MARS ET LE 8 MARS

Projections-débats autour de deux films :

► « Deux jours, une nuit » des frères Dardenne.

Projection suivie d'un débat l'après-midi : "L'emploi à n'importe quel prix ? Un marathon pour les femmes !".

Le 4 mars à Verviers. 2 séances : à 13h et à 20h.

Brasserie C Populaire

Prix : 3€ la séance. 6€ pour le repas.

Infos et inscriptions : 087 327 637 ou leslie.xhoffray@solidaris.be

► « L'Homme qui répare les femmes »

de Thierry Michel et Colette Braeckman.

Le 8 mars à 20h15 à 12h30, Verviers.

CinéPointCom

Infos et inscriptions : 087/33 75 33 ou

pac.verviers@skynet.be

SOIRÉE CINÉMA « LA PRÉCARITÉ CHEZ LES FEMMES »

LA LOUVIÈRE, LE JEUDI 17 MARS À 20H

Projection du film « Les Suffragettes ». Une organisation du Centre culturel en collaboration avec les FPS du Centre et de Soignies et le comité local FPS de Bray Péronnes.

Ciné Stuart La Louvière

Infos & réservations : 064/215 121



FESTIVAL DU FILM AU FÉMININ

"ELLES TISSENT LA TOILE DU NORD AU SUD"

CHARLEROI, DU 4 MARS AU 8 MARS

8^{ème} édition au cinéma Le Parc à Charleroi.

Programme complet du festival : www.cineleparc.be

Infos: 071/507.819 ou 071/507.819 ou sarah.debaets@solidaris.be



CINÉ-CLUB "PATIENCE, PATIENCE, T'IRAS AU PARADIS"

TOURNAI, LUNDI 14 MARS À 19H30

Diffusion du film-documentaire d'Hadja Lahbib, consacré à six femmes immigrées en Belgique.

Local CMT (Rue des Cordes, 8 à Tournai)

Réservation souhaitée: 069/76 55 14 -

marjorie.durieux@solidaris.be



FEMMES EN COLÈRE : L'EXPOSITION

HERSTAL, JUSQU'AU 26 MARS (TOUS LES JOURS

SAUF LE DIMANCHE DE 10H À 17H)

Les syndicats CSC et FGTB Liège-Huy-Waremme ont

décidé de s'associer, avec l'aide de leurs réseaux associatifs

respectifs, dont les FPS, afin de mettre sur pied une expo célébrant l'anniversaire de la grève à la Fabrique nationale de Herstal.

Anciens bâtiments - Pré-Madame à Herstal

(Rue du Tige, 13 à 4040 Herstal)

www.femmesencolere.be



INITIATION SELF DÉFENSE POUR LES FEMMES

NAMUR, LES LUNDIS 7, 14 ET 21 MARS DE 20H À 21H30

Apprendre à se défendre face à une agression et à développer une plus grande confiance en soi. Les techniques du Wing Tsun permettent de se défendre, en fonction du potentiel de chacune.

Solidaris (Chaussée de Waterloo, 182 à Saint-Servais).

Infos et inscriptions: fps.provincenamur@solidaris.be -

081/ 777 182.



MINES ET IMMIGRATION.

HERSTAL, DU 14 AU 25 MARS

Exposition didactique réalisée par la Maison des Femmes d'ici et d'ailleurs à Liège. L'exposition retrace l'histoire des mines en Belgique et des flux migratoires qui y sont liés. Elle s'attarde également sur l'histoire des femmes migrantes. Contact pour visites : 04/264.48.15



SPECTACLE

"MARIA MA SOEUR, JE NE SUIS PAS UN ANGE !"

BRUXELLES, LE VENDREDI 11 MARS À 20H15

Organisé par les FPS d'Evere, les échevines de l'égalité des chances et de la culture. Spectacle de Tristan Bourlarde Avec Myriam Kaminski et Jean Loubry. Mise en scène de Denis Gayzal assisté de Jérôme Gayzal. L'histoire de Maria Deraismes, une des grandes figures du féminisme européen.

Espace Toots - Rue Stuckens 125 - 1140 Evere.

Réservations : 02/247 63 31 ou par mail à

reservation@evere.irisnet.be

GOUTEZ-MOI ÇA

« UN ATELIER POUR ÉVEILLER VOS PAPILLES »

PRY – WALCOURT, MAISON DES GÉNÉRATIONS, LES MARDIS 15/03, 19/04, 24/05 ET 21/06 DE 9H À 15H. JEMEPPE-SUR-SAMBRE, SOLIDARIS, LES JEUDIS 24/03, 14/04, 12/05 ET 23/06 DE 10H À 15H

Vous avez envie de plaisir, de convivialité, de création culinaire ? Nous vous proposons de cuisiner un repas pour 5€ en partageant le savoir-faire de chaque participant. Les animatrices apporteront leur touche personnelle pour créer un repas équilibré, avec des produits locaux, sans se laisser influencer par les matraquages publicitaires.



RENSEIGNEMENT ET INSCRIPTION :
WWW.FEMMESPREVOYANTES.BE

L'AGENDA DES ACTIVITÉS PRÈS DE CHEZ VOUS

FEMMES/TRAVAIL/ÉMANCIPATION

LIÈGE, LE 16 JUIN, DE 9H À 13H15

Interventions, témoignages, échanges avec le public et drink dinatoire. L'organisation actuelle du travail peut revêtir une forme de violence sociale et les femmes en sont les premières victimes ! Comment faire face ? Comment résister ?

Inscriptions : fpsinscriptions.liege@solidaris.be -

04/341.62.88

CAFÉ DÉBROUILL'ART

FRASNES, LES DERNIERS MARDIS DU MOIS : 29/3, 26/4, 31/5 ET 28/6

DE 19H30 À 21H30

Echanger trucs et astuces autour du tricot, du crochet, de la broderie, du patchwork et de petites réparations. Créer, découvrir, échanger. Apporter votre matériel de couture et du matériel de récupération : boutons, bouts de tissus, noeuds, perles, ...

Espace Cigalon -

Grand Place 8 à 7911 Frasnes.

GESTION DES ÉMOTIONS

LIÈGE, LES DIMANCHES 10 ET 24 AVRIL DE 9H30 À 18H30

Nos émotions sont nos alliées ! Vous vous sentez submergée par vos émotions. Vous avez le sentiment de ne plus gérer vos réactions... Comment agir ?

Espace Différences,

Rue Ed. Remouchamps, 2

à 4020 Liège

Prix : 70€ (affiliés-es Solidaris en ordre de cotisations) / 75€

Infos & réservations : 0485/46 74 83 ou

wendo@skynet.be

